

~~12808 9/18~~

LE

Ch. 780/64.

DECAMERON ANGLOIS,

O U

R E C U E I L

DES PLUS JOLIS CONTES

Traduits de l'Anglois ;

Par MISS MARY WOUTERS.

CINQUIEME PARTIE.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à P A R I S ,

Chez { la Veuve BALLARD & Fils , Imp.
du Roi , rue des Mathurins.
la Veuve DUCHESNE , Lib. rue
Saint-Jacques.
MÉRIGOT , l'aîné , Lib. vis-à-vis
l'Opéra.
RENAULT , Lib. rue S. Jacques.



M. DCC. LXXXIV.





NAISSANCE

D'UNE

DIXIÈME MUSE.

F A B L E.



UN jour *Jupiter* fatigué des clameurs des mortels , qui malgré ses bienfaits ne cessent de l'importuner , proposa à *l'auguste Junon* d'aller sur le Mont-Ida. La tranquillité de ce divin séjour le rend agréable au Pere de l'univers ; tout dans cet asyle

A

y porte l'empreinte du bonheur. Les formidables époux quitterent l'*Olympe* à l'insçu des immortels, & se rendirent à la montagne où *Pâris* donna jadis la *pomme* à la *beauté*. Ils y parcoururent les bosquets de myrthes & de roses, & se reposèrent à la fin sur un banc de violettes.

L'œil fixé sur toute la création, ils s'entretinrent de divers sujets. Le Maître du monde se plaignoit qu'ayant doué les hommes des moyens d'être heureux, aucun ne répondoit à son attente. Faut-il s'en étonner, répliqua la fiere Déesse, l'exemple de l'*olymp*e influe sur les mortels. Les Dieux oubliant la dignité qui les distingue, se sont trop souvent familiarisés avec la beauté, l'ouvrage de vos loisirs. Il naquit de leur com-

merce , que ma sagesse condamne ,
 une race qui , dans son orgueil , s'é-
 gale souvent à ceux dont elle reçut
 le jour. De-là , cette audace , cette
 présomption , ces desirs effrenés de
 dominer , de subjuguier , de-là enfin
 cet orgueil d'étendre un pouvoir qui
 n'appartient qu'aux Dieux. Les fils
 belliqueux de *Mars* ont affligé la
 terre ; Rome ne doit son lustre qu'à
 l'effusion du sang des paisibles citoyens
 qui habitoient l'Italie. *Hercule*. . . Je
 vous entends , lui dit *Jupiter* en fron-
 çant les sourcils , *Alcmene* me fut
 chère , & ce fils , l'objet de votre
 jalousie , fut digne par son courage
 du grand *Jupiter*. Mais vous avez tort
 de blâmer les Dieux ; croyez-vous
 les Déeses à l'abri du reproche ? *Ju-
 nen* baissa les yeux. — *Minerve* mal-

gré son austerité , ne pardonna jamais au fils de *Priam*. Vous-même , la plus grande des immortelles , disputâtes le prix de la beauté. L'épouse de *Jupiter* devoit mépriser un si foible avantage. L'implacable Reine de *Scio* garda le silence. — *Cybele* , la mere des Dieux , continua le grand arbitre du destin , devint sensible pour le jeune *Atys*. — *Cybele* le distingua pour sa piété envers elle , répliqua froidement la jalouse *Junon* ; la chaste *Diane* , continua-t-il , reçut les hommages d'*Endymion*. La punition du téméraire *Aétion* , lui dit-elle , prouve tout en sa faveur. La mere des amours , reprit *Jupiter* , ne dédaigna pas les vœux d'*Anchises* , d'*Adonis*.... N'en dites pas davantage , répondit-elle avec un sourire malin , *Vénus*

préside à la beauté ; son culte ne se soutient que par l'inconstance. *Thérès* ne dédaigna pas le mortel *Pélée*, lui dit ironiquement le Pere suprême.

Achilles son fils, répliqua-t-elle d'un air satisfait, détruisit la famille de *Priam*, & me vengea de l'insensé ravisseur d'*Helene*. *Jupiter* reprit : *Apollon*, le chef des Muses.... Les neuf sœurs, interrompit vivement la Déesse azurée, n'ont jamais donné atteinte à leur réputation. A peine acheva-t-elle ce mot, que des cris répétés dans le temple de Mémoire, firent rétentir les voûtes de l'*Olympe*, on distingua ces paroles : « Vive à » jamais l'enfant qui vient de naître, » puisse le grand *Jupiter* & sa chaste » épouse, protéger le rejetton du » Pere de la lumière » !

Junon étonnée, demanda l'explication de cet énigme : c'est *Melpomene*, lui répliqua *Jupiter* qui vient d'accroître le Parnasse d'une dixieme *Muse*. Mais allons féliciter ses heureux parens sur ce grand événement, & que notre présence annonce notre satisfaction. La fiere *Junon* n'osa répliquer, & suivit, d'un air mécontent, son auguste époux dans la demeure céleste.

D'abord qu'une plus brillante clarté annonça l'arrivée du Dieu du tonnerre, *Apollon* & *Melpomene* lui présenterent leur fille; *Jupiter* l'accueillit avec bonté, & engagea *Junon* à la protéger; il lui donna le nom de *Melpo-Philo*, & confia son éducation à ses illustres parens.

Instruite par son Pere, *Melpo-*

Philo excella bientôt dans l'art séducteur du chant , & joignit aux charmes de la voix toute l'expression qui distingue dans le talent dramatique , la sublime & touchante *Melpomene* sa mere.

Melpo-Philo ne tarda pas à être chérie des immortels ; elle passa une grande partie de son enfance parmi eux : les Dieux en étoient si satisfaits , que *Junon* la doua de sa noble fierté , *Minerve* de son esprit , & *Vénus* de ses graces.

La jeune *Melpo-Philo* n'étoit pas moins caressée des Muses ; les neuf sœurs , jusqu'alors fort unies , manquèrent de se brouiller par affection pour elle. Chacune se disputoit le plaisir de l'instruire , & chaque jour

elles trouverent de nouveaux charmes dans sa conversation.

Dans toutes les fêtes de l'*Olympe*, *Melpo-Philo* chantoit pendant que les Dieux buvoient le nectar : sa voix mélodieuse donnoit une nouvelle faveur à l'ambroisie.

Dans un repas où tout l'*Olympe* assistoit , *Jupiter* ordonna au chef du Parnasse d'accompagner la jeune *Muse* de sa lyre : la joie brilloit dans les yeux d'*Apollon* ; on s'aperçut qu'il goûtoit d'avance le plaisir de la voir applaudie. Les immortels garderent un silence majestueux , pendant que *Melpo-Philo* demandoit à sa mere le sujet qu'elle chanteroit. *Melpomene* , après un moment de réflexion , lui

dit de chanter les malheurs de la
tendre , mais trop crédule *Didon*.
Melpo-Philo obéit ; elle peignit si pa-
thétiquement les aventures de cette
malheureuse Princeſſe , qu'elle atten-
drit tous les Dieux. Sa voix touchante
accompagnoit les geſtes d'une déclama-
tion *noble , ſimple & naturelle* , il
ſembloit qu'on voyoit en elle l'in-
fortunée Reine de Cartage. *Junon* ,
baignée de larmes , cherchoit dans
les yeux de ſon formidable époux ,
la certitude d'en être aimée , & *Ju-*
piter parut fâché d'avoir quelquefois
mérité ſes reproches. *La Déeſſe* de
la ſageſſe eut un air moins ſévère ;
la châſte *Diane* quitta ſon arc & ſon
carquois , elle ſe rappelloit que l'in-
fortune de la trop tendre *Didon* dût

sa source à une chasse entreprise en son honneur. La belle *Cytherée* soupira , elle jetta un regard courroucé sur l'amour , & le bannit un moment de sa présence.

Les Dieux n'étoient pas moins affectés que les Déeses. *Mars* regarda son armure avec effroi , elle lui reprochoit que le perfide *Enée* quittât l'aimable *Didon* pour suivre ses traces. *Neptune* regrettoit d'avoir favorisé la fuite du jeune ambitieux , il secoua son trident , le signal des tempêtes , d'un air courroucé. *Vulcain* jura d'éteindre ses forges si une telle perfidie se renouvelloit encore , & les *Muses* menacerent d'abandonner le *Panasse*. *Apollon* oublioit quelquefois sa lyre pour contempler son ouvrage,

& *Melpomene* jetta son poignard pour embrasser sa fille.

Quand *Melpo-Philo* cessa de chanter , *Jupiter* ceignit sa tête d'une couronne d'immortelles. Il la combla d'éloges , & dit à ses parens que pour rendre le triomphe de la jeune *Muse* complet, il falloit la montrer aux mortels. Aussi-tôt un murmure s'éleva dans l'*Olympe* , les Dieux & les DéesSES s'opposèrent à ce dessein , mais l'arbitre de l'univers leur dit :
 « La gloire du grand *Jupiter* ne se
 » manifeste jamais mieux qu'en dé-
 » ployant les talens qui rapprochent
 » les hommes des Dieux. Je veux ,
 » *Apollon* , & vous *Melpomene* , que
 » vous lui serviez de guides ; &
 » qu'au lieu du nom de *Melpo-Philo* ,

» qu'elle porte dans les Cieux, elle
 » ait sur la terre celui de *Saint-
 Huberti*. (1)

(1) MISS WOUTERS s'est permise cette
 petite fable , espérant qu'en faveur de la
 célèbre Actrice pour qui elle l'a composé ,
 le Public voudra la recevoir avec indul-
 gence.



HISTOIRE

HISTOIRE TOUCHANTE

D E

NANCY-COLLINS.

ME promenant un soir dans les rues d'*Edimbourg*, j'y remarquai une jeune fille assez pauvrement vêtue. Elle avança vers moi d'un pas lent ; au moment où elle passa à mes côtés , elle me regarda & fit semblant de vouloir s'arrêter. Rarement je regarde les gens en face : j'avançai donc quelques pas avant de songer à l'observer. Pendant cet intervalle ,

B

elle continua son chemin. Une forme élégante se faisoit remarquer au travers de cet air de misère ; elle étoit grande & délicate , la manière languissante avec laquelle elle penchoit la tête , donnoit de la grâce à sa démarche. Je ne pus plus longtemps résister au desir de m'instruire de sa situation , qui me parut être fort malheureuse. Je retournai sur mes pas , repassai à côté d'elle , mes regards durent lui faire comprendre ce que je désirois savoir. Je réussis à la faire parler. Elle leva les yeux d'un air timide , & me dit d'une voix foible & tremblante : « Ayez » pitié , Monsieur , d'une pauvre » orpheline ». Je m'arrêtai & portai aussitôt la main à la poche pour lui donner quelques secours.

Je faisis ce moment pour l'examiner. Son visage étoit pâle , & malgré son excessive maigreur , on y découvroit encore de jolis traits. Ses cheveux bruns , qui par leur désordre couvroient la moitié de sa figure , tomboient négligemment sur ses épaules. Un morceau de soie noire lui servoit de mantelet ; elle le tenoit d'une main sur sa poitrine , tandis qu'elle avançoit l'autre d'un air craintif pour recevoir ce que j'allois lui donner. Ses beaux yeux bleux étoient fixés sur la terre , elle fit un mouvement comme si elle eût eu dessein de retirer sa main , lorsque je lui donnois deux shellings. En les recevant elle prononça quelques mots que je ne pus comprendre , puis lâchant tout-à-coup son mantelet , elle joignit ses

main, les leva au Ciel, & fondit en larmes.

Cette exclamation n'étant pas commune parmi les mendiants de profession, redoubla ma curiosité, je la priai de me suivre chez une Dame dont la charité m'étoit connue.

Lorsque nous y arrivâmes, la jeune personne étoit tellement accablée de fatigue & de foiblesse, que ce ne fût qu'après bien des peines, que nous parvînmes à lui faire raconter son histoire.

« Mon nom, dit-elle, est *Nancy-*
 » *Collins*, je naquis dans le *Comté de*
 » *Cumberland*. Il y a plusieurs années
 » que je perdis mon pere, ma mere
 » resta veuve avec deux enfans : un
 » garçon de dix-sept ans, & moi
 » qui étois en bas âge. Le travail de

» mon frere , joint à celui de ma
 » mere , nous soutenoient dans une
 » honnête médiocrité. A la mort de
 » mon pere , ma mere continua d'ha-
 » biter sa petite ferme , avec le droit
 » du pâturage sur une *commune* voi-
 » sine. Notre sort nous sembloit très-
 » heureux ; mais , hélas ! il fut de
 » peu de durée.

» L'été dernier , mon frere fit la
 » connoissance d'un Sergent qui re-
 » crutoit dans les différens villages.
 » Il engagea mon frere à s'enrôler ;
 » le desir de servir sa patrie lui fit
 » oublier les liens sacrés qui de-
 » voient l'attacher chez lui.

» Ils partirent au bout de quel-
 » ques semaines pour aller joindre
 » leur Régiment. Ce départ devint
 » funeste à ma pauvre mere , la perte

» de ce fils chéri lui causa une ma-
 » ladie mortelle ; depuis cet instant
 » sa santé fut toujours chancelante,
 » & elle finit par mourir de dou-
 » leur. Hélas ! Monsieur,
 » dit la jeune *Nancy*, après avoir
 » effuyé ses larmes, il y a environ
 » trois semaines que je suis orphe-
 » line. Cette époque fut le commen-
 » cement de mon malheur.

» Peu de temps après la mort de
 » ma mere, l'Intendant du Seigneur
 » de qui nous tenions la ferme,
 » s'empara de tout ce que nos pere
 » & mere nous avoient laissé, pour
 » les arérages, disoit-il, du paiement
 » de la rente. J'étois sans soutien,
 » personne ne s'intéressoit à mon
 » triste sort, & il fallut céder au plus
 » puissant.

» J'avois appris que le Régiment
 » où serroit mon frere , étoit en
 » Ecoffe. Je partis pour le rejoindre,
 » car je n'avois que lui dans le
 » monde à réclamer. En arrivant,
 » l'on me dit qu'ils étoient embar-
 » qués depuis trois mois , & l'on
 » me dit aussi *qu'ils étoient bien*
 » loin. J'ignore dans quel
 » pays. . . . Ah ! Monsieur ,
 » cette nouvelle a faisi mon
 » cœur. . . . Depuis cet instant
 » j'ai senti quelque chose là (con-
 » tinua - t - elle en mettant la main
 » sur sa poitrine) qui me cause de
 » cruelles souffrances ». Elle pleura
 amèrement , ses sanglots lui cou-
 poient à chaque instant la parole , je
 lui dis de ne pas s'inquiéter , qu'elle
 seroit dorénavant plus heureuse.

« Mais ma chere Nancy , lui dit mon
 » amie , comment se peut - il que
 » vous soyez dans cet état de misere ?
 » Hélas ! ma chere Dame , reprit -
 » elle , je n'étois pas à la fin de tous
 » mes malheurs ; seule , inconnue ,
 » il fallut cependant chercher un
 » asyle ; je ne savois à qui m'adres-
 » ser ; une femme à la fin m'accueil-
 » lit chez elle ; je lui racontai mes
 » peines , elle parut s'intéresser à
 » mon triste sort , & me donna un
 » lit & la nourriture , avec la pro-
 » messe de me procurer de l'ouvrage.
 » J'avois quelques hardes qu'on m'a-
 » voit permis d'emporter après le
 » décès de ma mere : c'étoit tout ce
 » que je possédois dans le monde.
 » Mais , hélas ! la nuit avant celle
 » d'hier , pendant mon sommeil , on

» m'a tout volé. N'ayant plus rien
 » pour servir de caution pour mon
 » logement , cette femme me dit
 » qu'il falloit le quitter , & aussitôt
 » me fit sortir de chez elle : depuis
 » ce moment je n'ai plus d'asyle ,
 » j'ai passé deux jours & deux nuits
 » dans la rue , exposée aux intem-
 » péries de l'air , & mourant de
 » besoin ». Elle n'en put dire da-
 vantage tant la douleur l'accabloit.

Mon amie & moi tâchâmes de la
 consoler. « Hélas ! s'écria-t-elle d'une
 » voix foible , que ne puis-je vivre
 » pour reconnoître tant de bon-
 » tés » ! Nous lui donnâmes tous les
 secours imaginables , mais ils furent
 inutiles. La délicatesse de son corps
 succomboit aux fatigues & aux
 chagrins qui dévoroient son ame ;

elle déclinait insensiblement ; quelques momens avant d'expirer , elle demanda à me voir. J'accourus aussitôt chez mon amie , & la trouvai au pied du lit de la mourante. Dès que *Nancy* me vit entrer , elle détacha de son col une petite médaille d'argent. « Ceci, dit-elle , appartenait à ma mere , je l'ai conservée avec soin , & rien au monde » n'a pu m'engager à m'en défaire. » Oserai-je , Monsieur , continuat-elle d'une voix presque éteinte , vous faire une dernière prière ? » Je lui répondis d'exiger de moi tout ce qu'elle vouloit. Si jamais , » reprit-elle , vous avez le bonheur de revoir mon frere , dites lui que » la malheureuse *Nancy* conservoit » ce bijou pour lui , que c'est tout

» ce qu'elle a pu lui sauver des
 » débris de ses pauvres parens , &
 » dites lui que . . . ». La
 nature fit un dernier effort ; *Nancy*
 répandit une larme , & expira. Mon
 amie & moi déplorâmes l'infortune
 de cette malheureuse fille , & re-
 gretâmes de l'avoir connu trop tard.

Combien y en a-t-il, hélas ! qui,
 comme *Nancy-Collins* , sont la vic-
 time des querelles publiques. Dans
 les différentes opinions que l'on a
 sur les opérations militaires , l'on
 passe trop facilement sur les incon-
 véniens auxquels est exposé la multi-
 tude. Dans la défaite , souvent l'on
 ne s'occupe que de la manière dont
 on a été vaincu. Dans la victoire , ce
 n'est que la gloire & la valeur des
 chefs que l'on envisage. Rarement

confidere-t-on la classe inférieure ;
 que le même événement accable &
 qui rend un grand nombre d'honnêtes
 citoyens malheureux. Combien , hé-
 las ! en trouve-t-on qui , au milieu
 des acclamations du triomphe de
 leur patrie , se voyent abandonnés
 & sans soutien. Combien de veuves
 & d'orphelins implorent en vain des
 secours contre la misère qui les me-
 nace ; & tandis que la victoire se
 célèbre avec éclat , ces victimes in-
 fortunées gémissent au fond de leur
 cabane , & sont réduites au plus af-
 freux désespoir.



HISTOIRE
DE MARIA,
ET
LOUISA VILLIERS.

UN jour, au mois de Septembre ,
les nieces du *Colonel Dormer* , Gen-
tilhomme de la province de *Rutland* ,
se promenoient pour jouir des beau-
tés que leur offroit la nature. Le Ciel
étoit serein, la soirée belle : elles s'ar-
rêterent sur la terrasse pour admirer
le coucher du soleil , & les rayons
dorés qu'il dardoit sur un temple rus-
tique dans un parc voisin. Elles se
félicitoient du bonheur dont elles

jouissoient dans cette charmante retraite, lorsque la belle *Lady Montrose*, dont les charmes l'avoient élevée à ce rang distingué, passa sous les murailles de la terrasse. L'élégance de son équipage, le nombre de domestiques qui l'accompagnoient dans sa route vers le nord, firent une impression bien différente sur l'esprit des deux sœurs.

Louisa admira un instant cette élégance, & fixa de nouveau ses beaux yeux sur les objets qui avoient attiré auparavant son attention. *Maria* au contraire suivit des yeux l'équipage, & continua pendant quelques temps d'en remarquer les traces. A la fin sortant de sa rêverie, elle regarda sa sœur en silence, & soupira; son ame étoit agitée par des mou-

vemens jusqu'alors inconnus. La majesté du soleil couchant, les rayons éblouissans qui se plaisoient à jouer sur le temple, le bonheur d'une vie tranquille, s'offrirent à Maria sous un autre aspect. Le poison de l'ambition se glissa dans ce cœur novice, & il y fit de cruels ravages. Elle continua la promenade avec Louisa, d'un air triste & rêveur. Dès qu'elles arrivèrent près de la maison, elle s'arrêta, & après un moment de silence dit à sa sœur : « ne crois-tu pas » Louisa ». Elle hésita, & n'osa continuer ; occupée de l'objet qui l'avoit frappée, elle craignit & évita les regards de sa sœur, & la rougeur couvrit son visage. On sonna le souper, elles doublerent le pas & allèrent joindre leur oncle.

Depuis dix ans elles demeuroient avec lui , *Louisa & Maria* étoient orphelines & jumelles ; elles descendoient d'une famille illustre de la province de *Nottingham*. *Lord Villiers* leur pere , homme prodigue , avoit avant l'âge de trente-deux ans , dépensé une grande partie de son bien. *Les courses des chevaux , les combats des cocqs , & les plaisirs méprisables de la boisson* , avec des êtres aussi peu délicats que lui , avoient aidé à sa ruine. Sa femme qui joignoit aux qualités du cœur celles de la figure , mourut de chagrin après deux ans de mariage ; heureusement pour ses enfans , *Lord Villiers* ne lui survécut pas long-temps , & laissa ses filles en âge de profiter encore des excellens principes que leur donna M.

Dormer, frere de leur mere, avec qui elles demeuroient.

Ce digne oncle préfida à leur éducation; sa fortune n'étant pas bien considérable, il s'étoit restreint à des privations pour donner à ses nièces les talens qui ornent l'esprit & le cœur, & donnent plus d'éclat à la beauté.

Le *Colonel Dormer*, cadet d'une famille noble & distinguée, étoit fort jeune lorsqu'il entra au service, où il acquit beaucoup de gloire; mais une constitution délicate, quelques mécontentemens, des disputes de famille, & la perte d'une femme qu'il adoroit, le lui fit quitter à l'âge de trente ans pour suivre son penchant à la retraite.

Il avoit acheté une terre nommée *Belfont*, dans la province de *Ruiland*; elle lui rapportoit 500 liv. sterling par an. Le *Colon. Dormer*, ennemi de l'oisiveté, devint passionné pour le jardinage; cette occupation remplissoit des momens qui peut-être lui auroient été à charge, & lui auroit fait connoître le monstre nommé ennui.

Après que les affaires de *Lord Villiers* furent arrangées, il resta du débris de sa fortune 300 liv. sterling de rente, qui jointes à la naissance, à l'esprit & à la beauté, faisoit toute la fortune des deux charmantes sœurs.

Louisa avoit la peau d'une blonde, des traits réguliers, des cheveux cendrés, ses yeux étoient de ce beau

bleu si bien dépeint par les Poètes ; un regard doux & langoureux , une tendre indolence caractérisoient tous ses traits.

Maria avoit la figure ovale , la peau presque brune , mais fraîche , les yeux noirs & plein de feu , le nez grec , la bouche petite , les dents belles & des levres vermeilles ; ses beaux cheveux noirs auroient orné ses épaules par ses boucles , si le tyran *despotique* nommé *mode* , ne l'en eût empêché. Elle étoit grande , avoit la taille élégante , tous ses mouvemens étoient remplis de graces , mais c'étoit cette grace naturelle qu'il est impossible de définir , que le séjour de la Cour peut accroître , mais qu'on n'y peut acquérir : cette grace enfin qui , comme les mouve-

*mens des feuilles agitées par un léger zéphir, donne plus d'élégance à la nature ; elle avoit un sourire gracieux & enchanteur ; mais ses regards étoient menaçans lorsqu'on l'offensoit ; elle possédoit une franchise noble & sans affectation, une ame sans déguisement, & une figure où toutes les passions se marquoient. Ajoutez à tant d'avantages un son de voix mélodieux qui pénétrait & attendrissoit le cœur ; quelles armes n'avoit pas *Maria* pour séduire ?*

Les deux sœurs différoient en caractère comme en beauté ; *Louisa* étoit douce, indolente & tendre ; *Maria* vive, gaie & enjouée ; leurs goûts & leurs desirs n'étoient pas moins différens. *Louisa* étoit persuadée que le vrai bonheur ne se repose

que sur des lits de roses & de jasmins à l'ombre des bosquets ; & *Maria* soupiroit de ne pas pouvoir pour suivre la *Déesse fugitive à travers le tourbillon du monde* : toutes les deux avoient l'esprit romanesque , les passions les aveugloient , mais elles étoient plus modérées chez *Louisa* que chez sa sœur.

Le *Col. Dormer* quoiqu'ayant passé sa jeunesse dans le grand monde , conserva toujours la simplicité de mœurs , compagne des gens d'esprit. Son éducation n'avoit servi qu'à mieux développer les qualités de son ame. Il étoit franc , sincere & généreux ; il aimoit la société ; sa table étoit bonne , mais frugale , enthousiaste du vrai & du naturel ; sa maison , ses jardins , son parc , & tout

ce qui l'entouroit , peignoit son caractère. Ennemi du faste , une noble simplicité & une excessive propreté regnoit dans son petit domaine : délicat dans son choix , attentif à la culture ; ses fleurs paroissoient plus belles , & ses fruits sembloient avoir plus de saveur que ceux de ses riches voisins. Peut-être portoit-il cette recherche à une sorte d'excès , & s'en faisoit-il un trop grand mérite. Bien des personnes prétendoient qu'il aimoit mieux passer pour bon jardinier , que pour bon militaire ; chaque homme à sa manie : c'étoit la sienne ; & peut-être ceux qui le critiquoient n'étoient pas eux-mêmes à l'abri de tout reproche.

Le *Col. Dormer* étoit grand & bien fait , avoit de beaux yeux ; le teint

brun & pâle , l'air noble & gracieux , un maintien aisé & tout en lui annonçoit un homme du monde. Le souper étant sonné pour la seconde fois , il alla joindre ses nieces dans la salle à manger. *Maria* avoit l'air occupé , le *Colonel* inquiet ne pouvant en deviner la cause , la questionna ; elle lui répliqua qu'une violente migraine l'accabloit , & demanda la permission de se retirer.

Elle passa la nuit sans dormir ; des équipages magnifiques , des armes couronnées (1), des titres fastueux ,

(1) En Angleterre il n'y a que les personnes titrées qui ont le droit d'avoir des armes couronnées ; les Chevaliers Baronnets n'ont qu'une main rouge dans leur écusson , qu'ils placent à leur volonté , soit en cimier , ou à toute autre partie du Blason.

voilà les seuls objets qui se présenterent à son imagination. Elle se leva avec le projet de passer l'hiver à Londres, le seul endroit, suivant elle, où la beauté & le mérite brillent dans leur vrai jour, & reçoivent les hommages qui leur sont dûs : mais comment en faire la proposition à son oncle, elle prévoyoit sa réponse.

Quoique le *Colonel Dormer* connût le cœur humain, son projet cependant n'étoit pas d'introduire ses nieces dans le grand monde ; il avoit le défaut si général aux personnes d'un âge raisonnable, de préférer la solitude & une vie tranquille aux plaisirs bruyans ; les vieillards ne considèrent souvent pas, que cette manière de vivre devient insipide dans

un âge où le cœur ne respire & ne se plaît que dans la nouveauté : âge où tous les objets se présentent agréablement à l'imagination , & où mille plaisirs factices nourrissent sans cesse l'espoir. La jeunesse est naturellement gaie & vive ; *Maria* possédoit tous les charmes de cet âge heureux ; sa conversation amusoit son oncle qui croyoit que la sienne faisoit la même impression sur l'esprit de sa niece ; il étoit même persuadé que les desirs de cette aimable personne ne pouvoient s'étendre au-delà du paradis terrestre de *Belfont*.

Maria avoit bien combiné son plan avant d'en parler à son oncle ; deux mois s'écoulerent lorsqu'un événement survint qui sembloit favoriser son dessein : quoiqu'elle ne fût

point majeure , une tante lui légua 200 livres sterling , dont elle eut la permission de disposer sans l'aveu de son tuteur (1) : une ancienne femme-de-chambre de sa mere dont le caractère étoit sans reproche , venoit de prendre une maison dans la rue de *Seymour*. Elle avoit écrit à *Maria* pour que celle-ci recommandât à ses amies un appartement élégant qu'elle avoit au premier étage ; c'étoit justement ce qui lui convenoit , si son voyage de Londres avoit lieu , sur-tout étant dans le voisinage de Madame *Herbert* , son amie.

Madame *Herbert* , jeune veuve , riche & d'un rang distingué , étoit

(1) Les hommes & les femmes sont majeurs en Angleterre à 21 ans.

vive & enjouée ; elle aimoit les plaisirs , s'y livroit avec décence , & n'avoit jamais donné atteinte à sa réputation ; elle étoit capricieuse , mais c'étoit de ces caprices aimables qui ne nuisent point à l'amitié. Ayant passé une partie de l'été dans une terre voisine de *Belfont* , elle y fit connoissance avec *Maria* ; la trouvant plus agréable que les autres femmes , elle lui donna la préférence ; cette liaison acquit tous les jours de nouvelles forces , mais ne diminua point celle qui existoit entre les deux sœurs.

Madame *Herbert* , sensible aux marques d'amitié qu'elle recevoit continuellement de la charmante *Maria* , & chaque jour trouvant de nouveaux charmes dans sa conversa-

tion, ne pouvoit plus vivre sans elle. Cependant, le plaisir d'être admiré l'emporta sur l'amitié ; la beauté de *Maria* étoit supérieure à la sienne, & cette circonstance empêcha *Madame Herbert* d'inviter sa bonne amie à venir passer l'hiver à Londres.

La jeune veuve n'ignoroit pas qu'il faut à la beauté, comme aux tableaux, un *clair obscur* ; *Maria* ne pouvoit pas remplir cet objet ; *Madame Herbert* avoit fait choix d'une jeune personne bien née, mais sans fortune ; elle étoit grande, sèche, & sa peau brune faisoit paroître avec plus d'éclat celle de la veuve. Cette jeune *Miss* l'accompagnoit par-tout ; l'*Opera* & *Renelagh* (1) étoient ses

(1) *Renelagh* est un endroit public à un

endroits favoris; la distribution des lumieres y faisoit paroître les femmes avec plus d'éclat , au lieu qu'au Pantheon (2) elles n'y étoient pas aussi avantageuses. Cette raison lui fit trouver cette belle salle fort ennuyeuse.

Ce fut à cette amie que *Maria* avoit le dessein de communiquer son projet, mais le plaisir de la surprendre l'en empêcha. Elle eut celui d'engager sa sœur à l'accompagner, mais elle craignoit de priver son oncle de sa société; elle se détermina, après bien

mille de Londres, où il y a de la musique, & où l'on prend du thé ou d'autres rafraîchissemens.

(2) Le Pantheon est un beau bâtiment dans Londres, où l'on donne des concerts & quelquefois des bals masqués.

des réflexions, à faire ce voyage seule.

La tendre *Louisa* l'auroit sans doute refusée. Ses beaux yeux ne se tournoient pas seulement sur le temple rustique pour admirer les rayons du soleil couchant; mais un objet plus intéressant y attiroit ses regards. La figure séduisante d'un jeune homme, fils unique d'un Gentilhomme campagnard, la conduisoit souvent dans ces lieux. Son cœur d'accord avec ses yeux, se portoit sans cesse vers lui. *Louisa* aimoit, mais le moment de *Maria* n'étoit pas encore venu : cette circonstance peut-être l'empêcha d'avoir les mêmes prétentions que sa sœur.

L'instant approchoit où *Maria* se proposoit de communiquer son projet à son oncle; elle étoit allée plu-

seurs fois dans son appartement avec l'intention de l'en instruire ; mais la crainte l'avoit toujours rendue muette ; elle prévoyoit sa réponse & ses objections , mais elle se flattoit néanmoins d'obtenir son consentement par les raisons qu'elle lui allégueroit ; elle se figuroit même la joie qu'auroit ce cher oncle , lorsqu'il verroit sa niece après trois mois d'absence , revenir à *Belfont* , mariée & avec une *couronne Ducale* sur sa voiture : événement sur lequel elle n'avoit aucun doute.

Le récit de tous les détours qu'employa *Maria* , pour communiquer son projet à son oncle , seroit peu intéressant. Après avoir été agitée pendant plusieurs semaines entre la crainte & l'espoir , le hasard en fit naître l'occasion.

Un matin étant à déjeuner, elle lisoit la Gazette à son oncle, & s'arrêta à l'article de *Miss Burnell* qui venoit d'épouser le *Duc d'Hamilton*. « C'est un grand parti pour la De- » moiselle, dit *M. Dormer* ». *Maria*, encouragée par cette réplique, lui parla, en hésitant, de son voyage; son oncle surpris, refusa d'y consentir. Elle devint triste, sa mélancolie augmenta chaque jour : ennuyé à la fin de ses sollicitations, & après l'avoir précautionnée contre tous les pièges qu'on lui tendroit dans un monde qu'elle ne connoissoit pas, il donna son consentement avec regret. Ce n'étoit point des enlèvements ni des chimères de ce genre que *M. Dormer* lui fit craindre; mais les dangers des liaisons, la calom-

nie , & les dépenses ruineuses.

On fit les préparatifs pour son voyage , & le départ fut fixé au dix Janvier : un domestique depuis vingt ans au service du *Colonel* , eut ordre de l'accompagner.

Maria fut au comble du bonheur. Quoique son oncle n'approuvât pas son projet , & que ses raisonnemens lui parussent assez justes, elle trouva cependant ses portraits un peu exagérés ; elle se flattoit d'échapper aux dangers , en ne faisant d'autres connoissances que celles approuvées par *Madame Herbert*. Si elle échouoit dans ses projets, elle retournoit à *Belfont* aussi-tôt qu'elle auroit dépensé les 200 liv. sterling. Pauvre *Maria* ! tu connoissois peu le

monde, & tu ignorois que personne n'y est à l'abri de la calomnie!

Le Jeudi 10 Janvier, à 9 heures du matin, la chaise de poste du Colonel *Dormer* fut prête & vint attendre *Maria*. Les pleurs de sa sœur, le chagrin de son oncle, une certaine crainte involontaire en quittant la maison de son tuteur; enfin la séparation de ses amis, vinrent douloureusement frapper son esprit : mais, comme un torrent irrésistible, les desirs impétueux de son ame l'emportèrent sur la raison. Au moment de se séparer, *Louisa* pressoit sa sœur contre son sein, l'une & l'autre ne pouvoient proférer une parole. *M. Dormer* conduisit sa niece à la voiture, l'embrassa, & lui dit :
« Puisque je ne puis vous empêcher

» de vous embarquer sur l'*océan ora-*
 » *geux du grand monde*, je vous re-
 » commande une chose, *ma chere*
 » *niece*; s'il vous arrive d'être en
 » danger d'y faire naufrage, souve-
 » nez-vous qu'il vous reste un port
 » où vous ferez en sûreté». *Maria*
 monta en voiture, ferra la main à
 son oncle & garda le silence.

Elle étoit accompagnée du fidèle
John qui la suivoit à cheval. Après
 avoir traversé la moitié du village
 & au tournant d'une rue, la terrasse
 du parc de *Belfont* vint frapper sa
 vue; elle fondit en larmes, se re-
 procha son ingratitude, se rappella
 l'excès des bontés de son oncle, &
 regretta le bonheur dont elle alloit
 se priver; elle étoit au momen-
 t d'ordonner aux postillons de retour-

ner, déjà la glace de devant étoit baissée, mais l'aimable *Espérance* vint flatter son imagination, & peignit à son ame agitée les scènes délicieuses qui l'attendoient à Londres. L'amitié de sa sœur, les bontés de son oncle, le langage secret de son cœur, tout s'évanouit à cette idée. Elle remonta la glace & continua son chemin, combattue par l'espoir & les regrets. Nous la laisserons sur la route & retournerons un moment à *Belfont*.

Après le départ de *Maria*, Monsieur *Dormer* & *Louisa* restèrent à la fenêtre en gardant un profond silence. A la fin *Louisa* le rompit & demanda à son oncle « pourquoi, s'il » prévoyoit tant de dangers pour sa » sœur, il ne l'avoit point accom-
pagnée?

» pagnée » ! Cette question l'embar-
 rassa : lui-même y avoit souvent son-
 gé. Il lui fit la réponse qu'il s'étoit
 déjà faite à lui-même. Son âge, son
 indolence , sa mauvaise santé , son
 dégoût du monde & son goût pour
 la retraite l'en avoit empêché. Peut-
 être en toute autre saison n'eût-il
 pas hésité ; mais abandonner , pen-
 dant les trois mois les plus intéres-
 sans de l'année , ses jardins , ses fleurs
 prématurées , ses hyacinthes prêtes
 à éclore , ses tulipes , ses anémones,
 ses oreilles d'ours ; sa charmante &
 nouvelle Polyanthe , présent pré-
 cieux d'un ami de la Haye , grand
 amateur des fleurs. Toute la gloire &
 l'espoir de l'année , tout enfin péri-
 roit probablement s'il abandonnoit

cette tendre pépinière au moment le plus intéressant.

Louisa n'osoit trop lui parler au sujet de sa sœur, elle craignoit que son oncle ne lui repliquât par une autre question, & ne lui fît voir qu'il étoit plus naturel qu'elle l'eût accompagnée. Le *Colon*. devoit même être surpris qu'elle ne l'eût jamais offert; toutes ces raisons lui firent changer de sujet; elle parla de l'attachement de *Madame Herbert* pour *Maria*, de l'avantage qu'elle pourroit en tirer étant la seule qui pouvoit l'introduire dans le monde avec éclat. Elle lui parla aussi de l'intégrité de *John*, de *Madame Merrick* chez qui sa sœur alloit loger, & fit observer à son oncle que le voyage de sa niece ne pouvoit avoir

d'autre inconvénient que celui de dépenser le legs que lui avoit laissé sa parente.

Louisa & son oncle se rendirent au jardin , passèrent sur la terrasse , & jetterent un regard tendre sur la route ; ils sembloient y chercher des yeux les traces des roues de sa voiture. *M. Dormer* parut absorbé dans ses réflexions , & *Louisa* jetta un coup-d'œil sur le temple rustique.

La voiture de *Maria* alloit aussi rapidement que son impatience , elle s'arrêta à *Stilton* : ne voulant point priver son oncle de sa chaise de poste, elle la renvoya , & en prit une à l'auberge (1). Le pauvre *John* avoit

(1) A chaque endroit où l'on change de chevaux , on y trouve des voitures aussi propres que commodes.

de la peine à suivre; *Maria* en eut pitié , alla coucher à *Biggleswade* , & arriva le lendemain à Londres à cinq heures de l'après-dîné , sans rencontrer aucun événement remarquable.

Madame Merrick , chez qui *Maria* alloit loger , étoit une petite blonde fort grasse & très - enjouée ; quoique prodigue en éloges , la franchise étoit la base de son caractère. Dès qu'elle entendit arrêter la voiture , elle courut à la porte , fit mille révérences , & témoigna par son empressement le plaisir qu'elle avoit de recevoir la fille de son ancienne maîtresse.

La bonne femme conduisit *Maria* dans son appartement ; tout y étoit prêt pour sa réception ; *Miss Villiers* envoya aussi-tôt chez *Madame Her-*

bert pour lui faire part de son arrivée , & du desir qu'elle avoit de l'embrasser ; son cœur palpitoit de joie ; elle comptoit les momens & attendit *John* avec impatience. Il revint, elle courut au - devant de lui ; il lui apprit que Madame *Herbert* étoit à Paris , & qu'on ignoroit le moment de son retour. Il est aisé de concevoir le chagrin de *Maria* à une nouvelle qui renversoit tous ses projets ; il falloit cependant s'y soumettre ; elle prit son thé , soupa , & se coucha de bonne heure.

Le lendemain & plusieurs jours suivans se passerent dans la solitude ; c'étoit pour la premiere fois qu'elle se trouvoit livrée à elle-même. Le silence présidoit à ses repas , chaque

jour la nuit approchoit sans qu'elle eût goûté les plaisirs de l'amitié ; le bonheur paroissoit anéanti pour elle ; elle sembloit attendre un moment plus propice , sans cependant pouvoir discerner sur quel objet elle fixoit son espoir ; elle entendoit les fracas des voitures , mais aucune ne s'arrêtoit à sa porte ; elle voyoit une foule de peuple , mais ce peuple étoit étranger pour elle ; enfin elle se voyoit un être isolé au milieu de la société. Les ombres de *Belfont* vinrent s'offrir à sa vue , & insensiblement les scènes riantes d'un bonheur imaginaire s'effacèrent de son esprit.

Dans les conversations qu'eut *Maria* avec *Madame Merrick* , celle-ci lui avoit témoigné son étonne-

ment de la voir seule à Londres. Mais lorsqu'elle apprit que l'absence de Madame *Herbert* étoit cause de la retraite de Miss *Villiers*, elle lui proposa de l'introduire dans la société d'une Dame, sa voisine, chez laquelle elle avoit demeuré; c'étoit une veuve qui, suivant le propos de Madame *Merrick*, étoit d'une grande qualité & recevoit chez elle la meilleure compagnie de Londres. A cette proposition *Maria* put à peine contenir sa joie, elle n'avoit pas de temps à perdre, elle craignoit que son argent ne fût dépensé avant le retour de Madame *Herbert*, & que cette circonstance ne la forçât de retourner à la campagne sans avoir effectué ses projets.

Madame *Merrick* alla le lendemain

chez la veuve, lui parla de *Maria* ; l'instruisit de sa situation & de sa famille : dès que la veuve fut que *Miss Villiers* étoit une amie intime de *Madame Herbert*, elle n'eut aucune difficulté à la recevoir, & même de remplacer cette Dame pour l'introduire dans le monde. Après les cérémonies usitées en pareilles circonstances, la veuve passa à sa porte, y laissa une carte d'invitation conçue en ces termes : *Lady Hardy sera chez elle le 19 Janvier.*

Maria, au comble de ses vœux, attendit impatiemment l'instant d'être introduite dans ce monde, pour lequel elle soupiroit depuis si longtemps ; l'espoir renaissoit dans son cœur, & chaque objet lui paroissoit plus intéressant ; elle compta son pe-

tit trésor, il lui restoit encore 194 livres sterling : avec cette somme elle espéroit pouvoir passer son hiver à Londres.

Ce jour heureux attendu avec tant d'impatience , à la fin arriva. *Miss Villiers* ajouta à ses charmes naturels ceux de l'art ; elle n'avoit épargné aucune dépense pour ce moment intéressant ; elle ordonna à *John* de chercher une chaise à porteur , mais avant de l'introduire chez cette Dame , il est nécessaire d'en faire le portrait.

La digne *Lady Hardy* étoit veuve d'un *Chevalier Baronet* ; le *Chevalier* l'ayant trouvée fraîche & jolie lorsqu'elle étoit laitière dans sa terre en *Dorsetshire* , en eut fantaisie ; il en fit

sa maîtresse pendant plusieurs années , la renvoya & la reprit plusieurs fois , enfin soit artifice de la part de la Dame où l'habitude qu'avoit le *Chevalier* de vivre avec elle , il l'épousa au bout de quinze ans. Dès qu'il en avoit fait une *femme honnête* , le chagrin de s'être deshonoré l'entraîna , au bout d'une année de mariage , au tombeau ; il lui laissa cependant 2000 liv. sterling de rente , dont la moitié étoit à sa disposition. Les gens distingués du voisinage négligerent la société de la nouvelle *Milady*. Cette petite mortification l'engagea à se fixer à Londres , le centre de l'hospitalité & de l'indulgence.

Toute femme qui a un grand état de maison , un équipage élégant , qui

joue gros jeu , & de temps en temps donne un bon souper , peut s'introduire facilement dans les sociétés , sans devoir y produire un certificat de ses mœurs (à moins qu'elle n'ait vécu trop licentieusement) , souvent même on la reçoit dans la bonne , & quelquefois , mais plus rarement , dans la haute compagnie.

Milady Hardy , à son arrivée à Londres , adopta cette maniere de vivre ; pour ne pas nous tromper sur sa sagacité , ce plan n'étoit pas absolument le sien ; il lui avoit été conseillé par un ami de son époux , mais qui étoit plus intimement le sien , Cet homme intelligent avoit été *Lieutenant* de vaisseau de la compagnie des Indes , & depuis son retour en Europe , il s'étoit approprié

celui de *Capitaine*; il sembloit être si grand économe , qu'avec 60 liv. sterling par an , il entretenoit un équipage & deux laquais , avoit toujours les plus jolis habits , & vivoit dans le plus grand monde.

Le séjour de *Milady* à Londres , ses prétentions au bon ton , sa maison , ses équipages , sa parure & ses soupers , tous ces arrangemens lui avoient été suggerés par son ami le *Capitaine Wilson*. On suppose que ce fût cet homme rusé qui l'avoit introduite chez ses amis auxquels il avoit fait son éloge & l'avoit présentée comme une femme bien née , veuve d'un *Chevalier Baronet* ; il n'avoit point oublié l'article de la fortune , article essentiel pour obtenir la considération ; mais sur-tout il avoit

avoit appuyé sur son *désintéressement* au jeu , & son ignorance sur les détours usités qui corrigent la mauvaise fortune. Avec tous ces avantages , *Milady Hardy* ne tarda pas à être recherchée & chérie.

L'aimable protectrice de la jeune *Miss Villiers*, âgée de 43 ans , avoit eu soin d'en soustraire onze ; elle avoit encore de la fraîcheur ; ses traits étoient mâles , & son teint bazanné ; elle étoit grande & robuste , avoit un son de voix glapissant , un maintien gauche , une familiarité insultante , que rien ne pouvoit décontenancer. Elle avoit plus de finesse que d'esprit , étoit ignorante & vaine ; rapportoit tout à elle : & pour rendre son caractère complètement désagréable , étoit criarde & satyrique ;

ce dernier défaut lui fut très-utile ,
il intimidait les femmes de sa société,
& les empêchoit de rompre avec
elle.

Galante sans délicatesse , elle se
livroit sans choix au premier objet
qui sembloit la distinguer ; le *Capi-
taine Wilson* parut cependant avoir
toujours la préférence ; mais reve-
nons à *Maria*.

John arriva avec la chaise , *Miss
Villiers* se rendit sur le champ chez
Lady Hardy ; elle la reçut à l'escalier.
En voyant *Maria* , elle fit l'éloge de
sa beauté , critiqua sa parure & se
moqua de sa mauvaise honte ; la pau-
vre *Miss* trembloit , rougissoit & avoit
l'air interdite. *Lady Hardy* la condui-
sit dans le salon ; son cœur étoit
agité par le plaisir & la crainte ; en

avançant elle pâlit & s'arrêta ; il lui manquoit cette heureuse satisfaction de foi-même , indulgente compagne du faux mérite , mais que les personnes de bons sens n'acquierent que par l'usage du monde. De temps en temps elle jettoit un regard timide sur les objets qui l'environnoient ; les lumieres , l'éclat des parures , les regards impertinens des femmes , la curiosité insolente des hommes , qui malgré le jeu qui les absorboit , l'examinèrent attentivement , acheverent son embarras. Enfin cette société composée de gens , dont une plus grande connoissance lui eût inspiré le mépris , lui en imposa tellement , qu'elle manqua plusieurs fois d'en perdre la respiration. Lorsque *Lady Hardy* lui fit faire le tour des appar-

temens , une rumeur d'admiration s'éleva , qui la déconcerta davantage & donna plus d'éclat à ses charmes.

Revenu de son premier étonnement , elle reprit peu-à-peu sa présence d'esprit; le plaisir succéda bientôt à la crainte ; ses idées étoient noyées dans un tourbillon de délices; *Lady Hardy* lui offrit une carte pour un quadrille à l'or; *Maria* n'aimoit pas le jeu , mais par timidité n'osa lui refuser ; elle s'affied même sans demander le prix du jeu que l'on jouoit , & fut surprise lorsqu'on lui demanda trente guinées pour mettre à la poule , heureusement qu'elle avoit mis tout son trésor dans sa bourse , ce qui lui évita un autre motif d'embarras. Elle eut le bonheur de gagner quarante guinées; circon-

tance qui servit à augmenter sa satisfaction ; la partie finie , *Miss Vilers* rejoignit *Lady Hardy* : au moment où elle l'approcha , on annonça *Lord Melville* : ce titre , après lequel elle avoit écouté toute la soirée , lui fit aussi-tôt tourner la tête , & fixa toute son attention.

Ce jeune Seigneur , fils unique de *Lord Claremont* , brilloit dans des cercles plus distingués. Ayant dîné dans le voisinage , il s'étoit arrêté par hasard chez *Lady Hardy* , pour jeter un coup-d'œil en passant sur les femmes qui composoient son assemblée. Le premier objet qui s'offrit à ses yeux fut *Maria* ; elle s'en aperçut & affecta de parler à *Lady Hardy* , avec un sourire gracieux : tant de graces sous la protection

d'une telle femme , ne pouvoient échapper aux regards d'un homme aussi galant que *Lord Melville*. Ses yeux rencontrèrent ceux de la belle *Miss Villiers* ; elle rougit ; il en devint plus curieux , & la regarda d'un air d'admiration , bien flatteur pour ses charmes , mais si elle eût connu le monde , ce regard eût alarmé sa vertu. La réputation de *Lady Hardy* fut défavorable pour *Maria*. *Lord Melville* apprit la manière dont elle s'étoit introduite chez cette Dame : circonstance de plus qui contribua à n'en point juger favorablement.

La joie d'être remarquée par un *Lord*, d'exciter son admiration , le ressouvenir des idées brillantes qui l'avoient séduite , & qui l'avoient fait quitter *Belfont* ; la vue d'un homme

qu'elle envisageoit comme l'objet qui devoit réaliser ses songes flatteurs, ajouta un nouveau lustre à ses charmes, & donna plus d'éclat à ses yeux.

Fraîche & belle comme *Hébé*, enjouée comme la mère des amours, ses graces & ses manières eussent enchanté ce Dieu charmant; mais la pureté de son cœur auroit refusé ses hommages dès qu'ils n'étoient point dictés par la vertu.

La beauté de *Maria* avoit fait autant d'impression sur *Lord Melville*, que la bonne mine de ce jeune Seigneur en avoit fait sur elle. C'étoit le seul homme de cette assemblée qui méritât son attention. Il avoit ce ton aisé qui distingue le courtisan, des yeux pleins de feu, une

tournure élégante , une taille avantageuse & une figure charmante ; il avoit un air noble , une conversation insinuante , mêlée de frivolité & de bon sens , enfin il possédoit cet art dangereux qui séduit si facilement notre sexe.

La lecture & les voyages avoient orné son esprit , & lui avoient appris à mieux connoître les hommes. Mais malheureusement on lui avoit représenté ces derniers sous un aspect défavorable.

Lord Claremont son pere , dont l'humeur noire & caustique lui avoit fait voir le monde du côté le moins favorable , avoit sans doute communiqué ses idées à son fils. Ce Seigneur avoit joué un grand rôle dans le gouvernement , & dans un change-

ment de ministère n'avoit pas moins brillé dans le parti de l'opposition. L'école des politiques modernes n'étoit pas la plus pure, ayant trouvé plusieurs de ses confreres peu scrupuleux, il jugea trop légèrement le reste des hommes d'après ce mauvais modele.

Ce fut pour vivre parmi de tels hommes qu'il avoit formé le caractère de son fils, & n'avoit rien épargné pour embelir & orner sa personne, polir ses manieres, cultiver son esprit & corrompre son cœur. *Lord Claremont* avoit réussi au-delà de son espérance. On instruisit de bonne heure le jeune *Lord* dans l'égoïsme du cœur humain, & pour l'affermir dans ce principe honteux, on l'avoit introduit dans une société

d'hommes dont les mœurs étoient aussi dépravées , qu'elles paroissent pures & honnêtes , & dans un cercle de femmes dont les vices se cachent sous le voile du bon ton.

Non content d'avoir voulu inculper ses principes pernicioeux dans le cœur du jeune *Melville*, *Lord Claremont* l'avoit aussi instruit dans l'art de feindre ; il lui avoit appris à rire sans gaieté , à caresser sans affectation , à se dire l'ami de l'homme qu'il détestoit , à témoigner de l'estime & du respect pour la femme qu'il méprisoit , & à donner à ses vices un vernis d'intégrité. Enfin il avoit réussi à rendre son fils, l'homme le plus agréable ; mais le plus artificieux.

Tel étoit celui qui tâcha de plaire à *Maria* ; son air respectueux , l'ai-

sance de son maintien , l'agrément de son esprit , un son de voix doux , ce mélange de tout ce qui est séduisant , étoient des armes trop puissantes contre le cœur de la pauvre *Miss Villiers*.

Lady Hardy offrit une carte à *Melville* ; il refusa de jouer , sous prétexte d'un engagement , & dit qu'il n'avoit qu'un quart-d'heure à rester. Elle proposa à *Miss Villiers* une autre partie ; mais celle-ci , malgré sa timidité , eut à présent le courage de la refuser. *Lady Hardy* sourit malicieusement ; son amie rougit & alla s'asseoir près de la cheminée ; *Lord Melville* prit une chaise à côté d'elle , sa conversation eut tant de charmes , que *Maria* craignit de voir finir le quart-d'heure. Les sensations qu'elle éprouvoit

lui étoient inconnues jusqu'alors; elle se flattoit déjà de lui inspirer le même intérêt. Comment en douter? Il lui avoit demandé où tant de charmes & de beauté avoient été si long - temps ensevelis. D'après des discours aussi galans, pouvoit - elle douter de la tendresse de *Lord Melville*? Elle se persuadoit qu'il l'aimoit, & que tout ce qu'on avoit dit de la sympathie, se réalisoit. Elle jouissoit d'avance de la joie qu'auroit son oncle & sa sœur à la réception de sa première lettre, bénissoit le moment où elle eut le dessein d'aller à Londres, ce moment lui paroissoit le plus beau de sa vie.

Lord Melville prolongea sa visite, cette circonstance n'échappa point à la

la trop crédule *Maria*. Lorsqu'il partit elle le suivit des yeux jusqu'à la porte , devint rêveuse & distraite ; ses regards étoient fixés sur son événement , & son cœur étoit insensible à tout ce qui l'environnoit. A la fin *Lady Hardy* la tira de sa rêverie , la présenta à plusieurs femmes de ses amis , qui distribuoient d'une main libérale , leurs cartes d'invitation , & *Maria* eut bientôt seize engagemens pour la semaine.

On vint l'avertir que sa chaise l'attendoit ; elle se retira sur le champ , *Lord Melville* étant parti , rien ne l'engageoit à prolonger sa visite.

De retour chez elle , le cœur rempli d'idées flatteuses , elle écrivit à sa sœur une lettre où tout peignoit sa

satisfaction ; elle lui disoit « qu'elle
 » avoit passé une soirée délicieuse
 » dans une assemblée composée de
 » gens de la meilleure compagnie ,
 » chez une femme respectable ,
 » veuve d'un *Chevalier Baronet* ;
 « qu'elle étoit invitée dans une de-
 » mi-douzaine de maisons aussi dis-
 » tinguées que celle de *Lady Hardy* ;
 » qu'elle avoit attiré l'attention d'un
 » jeune homme charmant , l'héritier
 » d'un nom distingué & d'une for-
 » tune immense ; mais que c'étoit
 » ses moindres avantages ; qu'elle
 » avoit enfin trouvé l'homme dont
 » son cœur pouvoit faire choix , le
 » seul sur la terre qui pouvoit la
 » rendre heureuse : qu'il avoit cette
 » délicatesse de sentimens qui en-
 » chante ; qu'il possédoit cette déli-

» cieuse sensibilité, la source du bon-
 » heur ; qu'il avoit cet honneur qui
 » distingue le courage & cette noble
 » simplicité de caractère, compagne
 » ordinaire du mérite ». Elle ajou-
 toit « qu'il avoit de la dignité dans
 » les manières , que ses regards pei-
 » gnoient la bonté de son cœur ,
 » qu'enfin c'étoit la vertu ornée par
 » les grâces ; que leurs âmes sem-
 » bloient être formées l'une pour
 » l'autre , & que la moindre de ses
 » qualités étoit d'être le plus aimable
 » & le plus séduisant des hommes ».

Un *in-folio* eut suffit à peine pour
 contenir les éloges que son cœur lui
 dictoit ; ils étoient conçus dans ce
 style pindarique , d'une jeune per-
 sonne élevée dans la retraite , & qui
 aime pour la première fois. Mais la

sonnette l'avertissoit qu'il falloit fermer sa lettre (1).

Maria se coucha , mais la joie l'empêcha de dormir ; l'idée du *Lord Melville* l'occupoit entierement ; elle tâchoit de se rappeler jusqu'à la moindre circonstance de ce qu'il lui avoit dit ; chaque parole étoit gravée dans le fond de son cœur. Grand Dieu , quelle éloquence ! Ses sentimens nobles & désintéressés avoient tant de rapport avec les siens , le son de sa voix ; ses yeux , les interpretes

(1) Il y a des hommes avec des sonnettes dans les différens quartiers de Londres , qui avertissent une demi - heure avant le départ de la poste. Ils recueillent les lettres pour les porter au bureau général ; les Couriers partent régulièrement à dix heures du soir,

de son cœur , enfin tout ce qui étoit *Melville* étoit charmant. Lorsqu'elle se retira de chez *Lady Hardy*, celle-ci lui dit qu'elle avoit captivé le jeune *Lord*, que ce n'étoit point une conquête aisée : cette circonstance confirma *Miss* dans son idée , qu'il existe une sympathie irrésistible.

Quoique *Lord Melville* eût prolongé sa visite à cause de *Maria*, il n'y songea plus l'instant après qu'il l'eut quittée. Habitué à vivre parmi de jolies femmes , la beauté de *Miss Villiers* ne lui avoit fait qu'une légère impression. Il n'étoit pas étonnant qu'il l'eût préférée ; elle étoit la plus belle dans cette assemblée ; le desir qu'avoit témoigné *Maria* de plaire à ce jeune Seigneur, avoit

flatté son amour propre , & l'engagea même à poursuivre sa conquête.

Le lendemain matin , *Miss Villiers* fit une visite à *Lady Hardy* , qui l'engagea de se rendre le même soir à une autre assemblée. Flattée de la beauté de sa protégée , elle ne négligea aucun moyen de la faire remarquer ; la compagnie étoit nombreuse , la vanité de *Maria* eut lieu d'être satisfaite des éloges qu'on l'y prodiguoit. Mais hélas ! le seul homme à qui elle désiroit de plaire , n'y vint pas ; on lui apprit cette triste nouvelle , elle essaya de jouer , perdit chaque *rubber* , feignit d'avoir une migraine affreuse & demanda la permission à *Lady Hardy* de se retirer.

Dès qu'elle fut de retour dans son

appartement , elle s'y livra sans reserve à son chagrin , versa même quelques larmes , & sentit qu'elle ne fut jamais plus vivement contrariée. Le lendemain néanmoins elle se leva dans l'espérance d'être plus heureuse que la veille ; se rendit à l'Opera ; dès qu'elle vit entrer le jeune *Lord* , elle changea de couleur , fixa ses yeux continuellement sur lui ; mais il eut la cruauté de faire semblant de ne pas s'en appercevoir ; cependant il l'approcha & lui dit avec une espèce d'embarras , qu'il parloit le lendemain pour la terre de son pere en *Yorckshire* , où il seroit forcé de séjourner quelque temps. Sa pré-
vention fut telle qu'elle ne douta plus que ce voyage n'eût pour but son hymen avec elle , & que leur union s'en-

suivroit bien-tôt. Pauvre *Maria* !
 Telle est la magie de l'opinion qui
 nous flatte. Quoique cette nouvelle
 l'affligeât , il fallut s'y soumettre ; elle
 songeoit néanmoins que les jours al-
 loient lui paroître des siècles , & les
 minutes des années.

Lady Hardy n'ignoroit pas l'incli-
 nation de *Maria* ; non contente de
 flatter son cœur d'un vain espoir ,
 elle engagea son amour propre à des
 dépenses ruineuses. « Vous êtes
 » jeune , aimable & belle , ma chere
 » *Miss* , lui dit-elle ; mais si vous
 » voulez réussir avec *Lord Melville* ,
 » il faut soutenir ces avantages par
 » un extérieur opulent ; il vous faut
 » des domestiques , un équipage , il
 » faut enfin flatter la vanité de votre
 » amant : inconnue dans la société ,

» il semble lorsqu'on n'y brille pas ,
 » qu'on y soit admis par complai-
 » sance , & cette idée est humi-
 » liante ». *Maria* lui objecta entre
 autres choses la modicité de sa for-
 tune, son état de fille , & le peu de
 momens qu'elle restoit à Londres.
Lady Hardy peu délicate , n'eut au-
 cun égard à ces raisons qu'elle traita
 de puériles , & pour l'engager plus
 efficacement à suivre son projet , elle
 lui fit entrevoir que c'étoit le seul
 moyen d'épouser l'homme qu'elle ai-
 moit. La tendresse de *Maria* l'em-
 porta sur toute autre considération ,
 elle consentit à tout ce que sa *bonne*
amie exigeoit. Celle - ci lui envoya
 sur le champ son sellier, des laquais
 élégans , dont l'insolence ne le cé-
 doit pas à ceux de Paris, & enfin tous

ces arrangemens eurent lieu avant le retour du *jeune Lord*.

Au bout de quelques jours l'équipage de *Miss Villiers* fixoit les regards de tout Londres. La première fois qu'elle se rendit chez *Lady Hardy*, elle y fut reçue avec transport : la vanité d'avoir un carosse élégant à sa porte, flattoit autant son amour propre que celui de *Maria*, qui se croyoit déjà être *Lady Melville*.

Elles s'entretinrent de lui lorsqu'on l'annonça. Le croyant encore en *Yorckshire*, sa surprise fut extrême, elle pâlit, rougit, une palpitation de cœur l'empêcha même de le saluer ; tout annonçoit son embarras, il s'en apperçut, & son triomphe en fut complet ; il vint s'asseoir à côté

d'elle, lui tint des propos obligeans ; *Maria* lui jeta un regard tendre ; son cœur la trahissoit, & *Melville* ne douta plus de son succès. Après une longue conversation *Mylord* se leva, & tout à coup ordonna qu'on fit avancer sa voiture ; on annonça au même instant celle de *Maria*, leurs noms, qu'on entendit répéter dans l'antichambre, attirèrent les regards de l'envie & de la malice. Toutes les bouches s'ouvrirent ensemble pour parler ; des visages pâles jusqu'alors se couvroient bientôt du coloris momentané du dépit. La vieille *Lady-Blast* se hâta de retourner chez elle, pour envoyer des cartes d'invitation à une demi-douzaine de femmes aussi médisantes qu'elle, afin de scruter au moyen d'une tasse de chocolat,

la conduite indiscrete de la trop crédule *Maria*.

Tandis que tout le monde blâmoit l'inconséquence de *Miss Villiers*, & qu'elle n'eut aucune amie pour l'en instruire, elle ne s'occupoit que du bonheur d'avoir revu l'homme qu'elle adoroit. Transportée de ce prompt retour, elle l'attribuoit à l'excès de sa passion, & croyoit déjà qu'il ne pouvoit être heureux sans elle; une lettre qu'elle reçut le lendemain de *Lord Melville*, la confirma dans cette opinion. Après les protestations de l'amour le plus tendre, il lui demanda la permission de se présenter chez elle, & de nommer un jour à cet effet, la priant en même temps de le recevoir sans témoins, ayant

ayant une affaire de la plus grande importance à lui communiquer ; ajoutant que le bonheur de sa vie dépendoit de cette complaisance : il finissoit sa lettre en disant , qu'il espéroit que le sien n'y étoit pas moins intéressé.

Maria lut & relut vingt fois cette chere lettre, y répondit sur le champ, & l'invita à prendre le thé chez elle l'après-dîné. Elle eut même l'imprudence de l'engager à souper pour le Jeudi suivant.

La plus parfaite ignorance du monde, ou la rectitude d'un cœur étranger au vice, peuvent excuser une si grande imprudence ; mais *Lord Melville* en jugea différemment ; il ne douta plus de sa victoire, & s'en

promit tous les succès. Du moment où il l'avoit vue , il avoit conçu le projet de s'attacher à elle par des liens différens de ceux de l'hymen. Il étoit tellement persuadé qu'elle accepteroit ses propositions , qu'il avoit déjà calculé les dépenses annuelles que lui coûteroit la satisfaction de ses deux passions favorites , la vanité & le plaisir.

Lord Melville étoit au moment d'épouser une Demoiselle fort riche ; & quoique le contrat fût signé , il n'avoit pas encore eu d'entrevue avec sa future , son hymen ne devant avoir lieu qu'au retour de *Lord Claremont* à Londres. Ce mariage l'empêcha de songer à loger avec *Maria* ; il projeta de lui donner une maison , où sa générosité naturelle n'eût laissé

rien à désirer pour le faste & l'aifance.

La vanité étant fa passion dominante , il se réjouiffoit d'avance du plaisir qu'il auroit de produire dans le monde (dès que la décence après fon mariage le lui permetteroit) une femme dont les graces & la beauté obtiendroient les fuffrages du public.

La grande fortune de fa future lui facilitoit les moyens de vivre dans l'opulence , & de fournir aux besoins difpendieux d'une maîtrefle.

Cependant malgré la mauvaife opinion qu'il avoit de *Miss Villiers* , il ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour elle un certain refpect lorsqu'il la voyoit.

On s'étonnera peut-être qu'il ne fût pas mieux instruit du vrai carac-

tere de *Maria* ; sa liaison intime avec *Lady Hardy* lui fit soupçonner qu'elle étoit sa parente , venue à Londres dans le dessein de s'y former un établissement quelconque. *Miss Villiers* de son côté ne pouvoit pas s'imaginer qu'une niece du *Colonel Dormer* fût inconnue dans la capitale , & d'après cette persuasion elle ne parla jamais avec le jeune *Lord* de sa famille. D'ailleurs , le peu d'instans qu'elle caufoit avec lui , étoient ordinairement employés à s'occuper de leur passion.

Le lendemain où l'imprudente retraite de *Miss Villiers* lui fit tort dans la société , le conseil formidable qui devoit la juger , se rendit au déjeûné de la vieille *Lady Blast*. Dix douairieres soumises à ses ordres pressans ,

écouterent attentivement ses raisons ; après les avoir *duement examinées* , des débats s'ensuivirent , dont l'éloquence feroit honneur aux deux célèbres Orateurs *Edmund Burke* , & *Charles Fox* : débats desquels des Ministres & des zelés citoyens pourroient tirer les plus belles fleurs , de la rhétorique la plus sublime ; enfin *Miss Villiers* fut jugée coupable , & déclarée d'un commun accord , digne de porter le titre de fille du monde , & conséquemment dégradée du rang qu'elle tenoit dans la très-honorable société de *Lady Hardy* , avec défense de la recevoir dorénavant dans leurs cercles distingués.

On chargea *Lady Blast* de communiquer la sentence du bannissement , de ce que ces matrones nommoient

la bonne compagnie ; & après avoir convenu d'en faire l'insinuation par écrit à qui il appartiendrait , les sœurs indulgentes rompirent l'assemblée.

Pendant que l'on prononçoit cet arrêt fatal , *Maria* se livroit à ses rêves enchanteurs. Insensible à tout autre objet que *Lord Melville* , & à l'idée de son rang, le reste de l'univers étoit anéanti pour elle. Le moment désiré de le revoir arriva , elle se flattoit que ses vœux alloient être remplis.

Le bonheur , comme les couleurs variées de l'aurore , se peignit à son imagination exaltée sous mille formes différentes ; elle en étoit toute occupée lorsqu'on lui annonça *Lord Melville* : cette visite inattendue l'étonna , il excusa légèrement la li-

berté de la voir le matin , par des raisons différentes à celle qui le conduisoit chez elle. L'innocente *Maria* attribuoit cet empressement à l'excès de sa passion.

Il venoit de *Hyde Parck* (1) , où il avoit rencontré l'aimable *Lady Balter*. Elle l'avoit engagé en présence de plusieurs agréables , à se rendre le Jeudi soir chez *Almack* (2) , & l'avoit choisi pour son *partner* dans trois contredances. Pouvoit-il refuser ce charmant engagement sans exposer sa réputation ? Ce n'est pas qu'il exis-

(1) Promenade aux barrières de Londres, où l'on se promène à cheval & en voiture.

(2) Où l'on donne des bals par souscription,

tât entre *Lord Melville* & *Lady Balter* le moindre attachement ; au contraire on disoit ouvertement qu'elle aimoit son mari ; mais elle donnoit le ton , & il étoit de la plus grande importance d'en être distingué. *Lord Melville* fut embarrassé dans le premier moment. Manquer un rendez-vous eût été un aussi grand crime dans les regles de la galanterie , que de refuser l'invitation de *Lady Balter*. Il valoit donc mieux devancer le souper , & ce furent ces raisons qui l'engagerent à passer chez *Maria*. Il se flattoit que cet empressement marqueroit son impatience , & tâcha par ce moyen d'arranger le souper pour le soir suivant , au sortir de l'Opera.

Il mit tant d'adresse à le proposer ,

que *Maria* l'accepta avec plaisir ; il étoit nécessaire d'ailleurs qu'elle s'expliquât sur ses projets , plusieurs circonstances l'exigeoient. L'empressement de *Lady Hardy* diminueoit chaque jour , elle avoit refusé de se mêler de cette alliance , sous prétexte qu'elle n'étoit pas assez liée avec *Lord Melville*. D'ailleurs , les finances de *Maria* commençoient à diminuer ; toutes ces raisons l'engagerent à le recevoir. Ils convinrent de souper ensemble le même soir ; *Lord Melville* s'en alla pour s'habiller ; *Miss Villiers* donna ses ordres , & passa à sa toilette où elle tâcha de relever par l'art l'éclat de ses charmes ; ce jour étoit le plus important de sa vie , & son bonheur en dépendoit.

Dix heures sonnerent & *Melville* n'arrivoit pas. Il avoit promis cependant de ne pas rester jusqu'à la fin de l'Opera. Le *watch-man* (1) annonçoit la demi-heure , & jamais demi-heure ne lui parut si longue. Onze heures sonnerent , *Maria* regarda sa montre avec chagrin , à la fin à onze heures & un quart arriva cet homme tant désiré. Il lui fit mille excuses , la grande foule. il n'avoit pu avoir sa voiture plutôt. . . . La nécessité de donner la main à des femmes en un mot il lui fit croire que jamais il n'avoit été plus contrarié. Il la supplioit d'être persuadée que son

(1) Il y a dans les différens quartiers de Londres , des hommes qui annoncent l'heure & la demi-heure pendant la nuit.

impatience égaloit le desir qu'il avoit de lui présenter ses hommages ; il lui offrit un bouquet , admira sa parure , & lui raconta toutes les aventures de l'Opera.

Maria rassurée , fit avec sa gaieté naturelle l'éloge de son goût , vanta l'élégance de ses habits , parla de ses bijoux , de ses chevaux , de ses voitures , & jusqu'à ses gens , obtinrent ses suffrages ; il l'écoutoit avec complaisance , son amour propre étoit trop agréablement flatté pour l'interrompre ; il lui trouva même plus d'esprit qu'à l'ordinaire , quoiqu'elle n'eût pas encore dit un mot qui mérita ce compliment ; enfin il s'applaudissoit tout bas , d'avoir fait choix d'une telle maîtresse.

La conversation continua sur le

même ton jusqu'au moment du souper. Il trouva son cuisinier excellent ; lui demanda s'il étoit françois , & fut difficilement convaincu qu'il devoit la bonne chere qu'il louoit avec tant d'emphase , à l'adresse de *Madame Merrick*.

Enivrée du plaisir d'être avec *Lord Melville* , enchantée de le voir satisfait , *Miss Villiers* oublia que le moment de la crise approchoit , d'où dépendoit son bonheur. Elle avoit repris cette aimable gaieté , & cette tranquillité d'esprit si nécessaire pour nous rendre agréables dans la société. Elle donna par degrés l'effort à sa vivacité ; ses faillies pleines d'esprit , de décence & de délicatesse , firent l'admiration du jeune *Lord* , & releverent les charmes de la belle *Maria*.

Après

Après le souper la conversation devint plus intéressante ; *Lord Melville* , par des protestations les plus tendres, lui jura un attachement éternel , l'assurant que le bonheur de sa vie dépendoit absolument d'elle , & lui dit d'une manière assez équivoque, qu'il la laissoit la maîtresse sur les arrangemens de son établissement.

L'idée d'établissement chez *Maria* différoit beaucoup de celle de *Lord Melville*. Elle croyoit déjà son mariage certain , à peine put-elle contenir ses transports , elle rougit, fut embarrassée & garda pendant assez long - temps le silence. Revenue de cet excès de joie , elle reprit la parole & dit en hésitant , qu'elle n'avoit jamais douté de la générosité de ses sentimens , mais qu'elle

n'aimoit que lui , & que toute autre considération lui étoit indifférente ; il reçut cette réponse comme un compliment d'usage , & lui prioit de parler plus clairement.

Au moment où *Maria* alloit s'expliquer, la porte s'ouvrit : un jeune militaire se présenta d'un ton familier , chantant un air d'Opera. Il s'arrêta , regarda *Miss Villiers* & s'adressant à elle respectueusement , lui dit :
 « Pardonnez mon erreur, Madame ,
 » la porte de la maison étant ouverte , je la pris pour la mienne ,
 » qui est à côté de celle-ci. Je vous
 » prie d'excuser mon imprudence ,
 » mais comptez sur toute ma discrétion ». Il se retira sans attendre sa réponse.

Lord Melville & *Maria* également

étonnés , garderent un profond silence ; le premier incertain si l'apparition imprévue du militaire étoit véritablement une méprise , s'imaginait qu'il étoit plus prudent de ne pas faire de questions ; n'étoit-il pas possible que ce fût un amant favori , qui sous le titre d'ami venoit chez elle familièrement ? Le ton avec lequel il entra dans la chambre , l'air assuré avec lequel il avoit parlé à *Maria* , la maniere de s'en aller sans attendre une réponse , auroit donné des soupçons à un homme moins méfiant que *Lord Melville*. Il croyoit même d'avoir vu un certain regard d'intelligence ; il étoit déjà persuadé qu'il seroit dupe , & que *Maria* n'avoit montré tant de défintéressement que pour mieux le tromper. Sa vanité

combattit une idée si humiliante ; mais sa raison cependant l'empêcha de continuer la conversation , & il supposa qu'il étoit plus sage de se retirer. L'embarras de *Maria* confirma ses soupçons ; elle fut plus inquiète que lui ; la honte de voir un étranger dans son appartement fit naître dans son cœur la première idée de son imprudence. *Lord Melville* chez elle à une heure du matin ; l'excuse qu'avoit fait l'étranger , malgré son air de respect , ne laissoit aucun doute sur ce qu'il pensoit du tête-à-tête. Elle étoit alarmée , & fut déterminée à être dorénavant plus circonspecte ; la crainte de perdre l'estime & la bonne opinion de *Lord Melville* , la désola , & sans vouloir éclaircir ce mystère , elle le pria de s'en aller.

Dès qu'il fut parti, elle se coucha, mais elle passa une nuit bien cruelle ; l'amour, l'inquiétude & des réflexions sérieuses qu'elle n'avoit pas faite jusqu'alors, l'empêcherent de dormir ; elle s'étoit apperçue de l'impression qu'avoit fait cet inconnu sur l'esprit de *Mylord*, elle espéroit néanmoins que son innocence le rameneroit.

Sur ces entrefaites, *Lord Claremont* étoit arrivé de la campagne, il conduisit le lendemain son fils chez *Miss Harding*, avec laquelle il étoit fiancé. Cette entrevue se passa très-froidement, telle qu'on devoit l'attendre de deux personnes dont l'intérêt d'un côté, & l'ambition de l'autre formoient l'union.

Depuis quelque temps les finances de *Maria* étoient considérable-

ment diminuées ; ses créanciers l'importunoient , mais sur - tout sa marchande de mode à qui elle devoit cinquante guinées ; elle n'avoit alors d'autre ressource pour la payer , que son amie *Lady Hardy*. Elle lui marqua son inquiétude , & la pria de lui prêter pour le moment cent guinées , promettant de les lui rendre , dès qu'elle en auroit averti son oncle. *Lady Hardy* au lieu de répondre au billet de *Miss Villiers* , en fit des plaisanteries , le montra à *Lady Blast* , qui dès cet instant confirma que *Maria* n'étoit autre qu'une aventuriere.

Le refus de *Lady Hardy* la mit dans le plus grand embarras. Elle craignit les suites funestes de ses hautes prétentions , & pour la première fois , déplora sincèrement la

folie qui l'avoit conduite à Londres. Elle n'osa communiquer sa détresse à son oncle, ni même à sa sœur; elle craignit leur blâme, sur-tout après leur avoir fait entrevoir un bonheur inattendu. *M. Hammond*, ancien ami du Colonel, fut instruit par hasard de la situation de sa niece. Inquiet de son état, il lui envoya sous enveloppe un billet de banque de cent guinées; *Maria* étonnée, ne put deviner la main bienfaisante qui venoit à son secours; elle se prosterna & remercia le Tout-Puissant de l'avoir préservée du malheur qui la menaçoit.

Quelques jours suivans, *M. Hammond* partit pour *Belfont*; il y trouva le jeune *Montague*, fils d'un de ses amis, & le futur époux de *Louisa*.

Hammond, après un moment de conversation, demanda au Colonel des nouvelles de ses nieces; voici *Louisa*, lui repliqua-t-il, (elle entra dans cet instant;) *Maria*, continua-t-il en soupirant, préfère Londres à Belfont. *Hammond* ne repliqua point, resta un jour chez *Dormer*, & se retira, sous prétexte qu'il avoit des affaires indispensables à Londres. Il partit le lendemain, son intention fut de ramener cette niece chérie au sein de sa famille.

Cependant *Maria*, inquiète de ne pas revoir *Lord Melville*, prit le parti de lui écrire. Elle lui témoigna les plus tendres regrets de ne pas le voir; lui parla avec une espece de confiance de l'état de son cœur, & lui fit même quelques re-

proches sur son indifférence. Elle confia sa lettre à *John*, avec ordre de ne la remettre qu'à *Mylord* & d'attendre la réponse.

La voiture de *Miss Villiers* arriva peu de momens après le départ de son fidel laquais ; un autre carrosse arrêta à sa porte presqu'au même instant , s'imaginant que ce fût celui de *Lord Melville* ; elle fut déjà fâchée de lui avoir écrit ; mais quelle fut son étonnement lorsqu'elle vit entrer *Madame Herbert*, qu'elle croyoit encore en France. « Ma chere *Miss* » *Villiers*, s'écria cette tendre amie, » il est inutile de vous dire la joie » que je ressens de vous voir à » Londres ». *Maria* l'embrassa. » Je » croyois, voyant une voiture à votre » porte, poursuivit *Madame Herbert*,

» que vous étiez en campagne ». *Maria* rougit. « Y auroit-il de l'in-
 » discrétion à vous demander à qui
 » appartient cet équipage élégant ?
 » Je vois , continua-t-elle , que vous
 » êtes liée avec une petite maîtresse ,
 » je suppose qu'elle vous envoie sa
 » voiture. *Maria*, lui repliqua en hésitant , c'est . . . c'est la mienne ,
 » Madame. — La vôtre , ma chère
 » amie ! Vous êtes donc mariée.
 » — Pas encore Mais
 » je suis enchantée de vous voir ».
 Dans ce moment *John* revint , &
 dit que *Lord Melville* étoit parti pour
 la campagne de son beau-pere *M. Harding* , & qu'il n'en reviendrait
 qu'après son mariage. « Son mariage !
 » s'écria *Maria* » , & aussi-tôt tomba
 dans un fauteuil. Madame *Her-*

bert avoit trop bien étudié le cœur humain , pour ne pas connoître les sentimens de *Maria* & l'intérêt qu'elle prenoit à *Lord Melville* ; mais voulant ménager son embarras , elle lui dit qu'elle la trouvoit bien pâle , que sans doute l'air de la ville lui étoit contraire , & qu'elle avoit le dessein de l'emmener pendant quelques jours à la campagne de *Lady Sophia Herbert* , sa belle-mere. *Maria* enchantée de la proposition , accepta la partie avec plaisir. Elle étoit trop malheureuse à Londres pour ne pas désirer d'en sortir ; Madame *Herbert* voulant laisser à son amie le temps de se remettre , prétexta une visite , & dit qu'elle l'attendoit à dîner.

Dès que *Miss Villiers* fut seule , elle se livra au plus affreux déses-

poir ; Madame *Merrick* , depuis le jour du souper , avoit entièrement sa confiance. Cette bonne femme tâcha de la consoler par des raisonnemens où le cœur l'emportoit sur l'éloquence. La vanité succédant à la douleur , *Maria* se calma bientôt , elle relut la lettre écrite au perfide *Melville* , & versa quelques larmes où l'orgueil se mêloit aux regrets ; mais ce qui servit à la consoler , fut que *Mylord* n'ayant point vu sa lettre , il ne pouvoit tirer avantage de sa foiblesse ; enfin elle éprouva cette vérité , « que la certitude » dans le malheur , est plus supportable que le doute ».

Depuis ce moment , la haine succéda à l'amour ; elle reçut le même jour une lettre de *Lord Melville* ,
qu'elle

qu'elle lui renvoya sans décacheter, pour mieux lui exprimer son mépris. Bien-tôt elle s'occupa d'objets plus agréables ; son coëffeur qu'on lui annonça finit par la distraire ; sa glace lui donna un nouvel espoir, & avant la fin de la toilette , *Lord Melville* étoit à-peu-près oublié.

O vanité ! Déesse bienfaisante , tu as le pouvoir d'adoucir les peines des pauvres mortels ! *Maria* se trouva plus belle , sa parure plus élégante ; elle arriva enfin à quatre heures chez son amie , le cœur rempli de nouveaux projets.

Pendant le repas, *Madame Herbert* lui fit plusieurs questions auxquelles *Miss Villiers* , par une fausse honte , n'osa répondre ; mais la première

avoit appris déjà par Madame *Merrick* quelques particularités relatives à Lord *Melville*. *Maria* fut moins réservée sur d'autres sujets, & raconta à son amie la maniere dont elle s'étoit liée avec *Lady Hardy*, & les dépenses dans lesquelles celle-ci l'avoit engagée par orgueil; elle lui parla de *Belfont*, du Colonel *Dormer* son oncle, & de sa sœur; son cœur sembloit renaître au nom de ces personnes si cheres à son souvenir.

Pendant qu'elles prirent le café, un domestique ouvrit la porte du boudoir. « Tu fais bien, lui dit Madame *Herbert*, que je n'y suis pour » personne! C'est Col. *Herbert*, Madame, répondit le domestique. » Ah! c'est mon frere, dit l'aimable

» veuve ». *Maria*, en se levant, fut confondue, & reconnut l'homme dont la distraction avoit interrompu son tête-à-tête avec *Melville*. Elle ne pouvoit s'y méprendre, il avoit le même habit; elle rougit, Madame *Herbert* lui présenta son frere; le *Colonel Herbert* eut assez de délicatesse pour faire semblant de ne pas la connoître; ses yeux cependant l'avoient trahi; il lui avoit jetté un regard mêlé de surprise & de curiosité, qui fit soupçonner qu'il se rappelloit de l'avoir vue. Cette conduite honnête du *Colonel* humilioit davantage *Maria*; elle ne fut tirée d'embarras que lorsque *Herbert* dit à sa sœur qu'il étoit envoyé de la part de *Lady Sophia* pour l'engager à venir passer quelques semaines à sa terre en *Surry*. « Et moi »

» lui replica la charmante veuve ,
 » j'ai envoyé ce matin *William* mon
 » domestique , pour avertir ma belle-
 » mere que je viendrois passer quel-
 » jours chez elle , avec cette aimable
 » personne. Seriez-vous femme , dit-
 » elle à *Maria* , à ne rien craindre
 » pendant la nuit ? Sans doute , re-
 » pliqua *Miss Villiers*. Hé bien ! con-
 » tinua Madame *Herbert* , partons
 » dans l'instant » .

Herbert regarda sa sœur , il fut
 d'abord surpris de la trouver dans la
 compagnie d'une femme , dont la
 conduite lui avoit paru suspecte ,
 mais son étonnement redoubla , lorf-
 qu'il entendit le projet de l'intro-
 duire chez sa mère. Il crut un mo-
 ment qu'il se trompoit , & que ce
 n'étoit pas la même personne qu'il

avoit trouvée à une heure du matin en tête-à-tête avec *Lord Melville*. Voulant éclaircir ce doute avant de partir, il pria sa sœur, sous prétexte de quelques affaires importantes, de passer un moment dans une chambre voisine. Lorsqu'il fut avec elle, & après avoir fait l'éloge de la beauté de *Miss*, il lui demanda d'un air distrait, qui elle étoit. Madame *Herbert* lui trouvant une certaine émotion qu'il tâchoit vainement de cacher, l'attribua aux charmes de *Miss Villiers*, & lui dit en souriant :

« Mon amie est aussi aimable que
 » belle ; elle n'a qu'un défaut, c'est
 » celui de n'avoir pas une fortune
 » égale à sa naissance ; nous fîmes
 » connoissance ensemble l'été der-
 » nier, pendant mon voyage en *Rus-*

» land; je la trouvai dans le sein de
 » sa famille; son oncle, homme aussi
 » respectable que spirituel, a fait
 » une faute d'avoir consenti que *Miss*
 » *Villiers* vint à Londres sans y être
 » accompagnée, ou du moins re-
 » commandée à des gens connus. Je
 » suis même surprise qu'un homme
 » comme le *Colonel Dormer* ait souf-
 » fert que sa niece..... Le *Colonel*
 » *Dormer* interrompit *Herbert*. En-
 » tendons-nous, ma sœur, vous dites
 » que *Miss Villiers* est la niece du
 » *Colonel Dormer*? — Sans doute;
 » — ne vous trompez-vous pas?
 » — Mais non vraiment. — Ah! ma
 » chère sœur, vous ignorez l'excès
 » de ma joie. J'ai commencé à l'âge
 » de sept ans ma carrière militaire
 » dans le régiment du *Colonel Dor-*

» mer; c'est l'homme du monde à
 » qui j'ai le plus d'obligations. . . .
 Dans cet instant on vint avertir que
 la voiture & les chevaux de M. *Her-*
bert étoient prêts, ils n'avoient point
 de temps à perdre, & partirent pour
 la terre de *Lady Sophia*, où ils n'ar-
 riverent qu'à onze heures du soir.

Lady Sophia, quoique dans un âge
 où les charmes ne font plus d'im-
 pression, conservoit cependant cette
 tournure élégante, cet air distingué
 qui relève l'éclat de la beauté. Il ne
 manquoit à sa figure que la fraîcheur
 de la jeunesse pour en rendre les
 traits piquans. On démêloit, au tra-
 vers d'un air noble & imposant, la
 plus grande douceur. Veuve à vingt-
 quatre ans, elle avoit sacrifié sa jeu-
 nesse aux soins de l'éducation du Co-

lonet, son fils unique. Ses leçons & les exemples d'une famille illustre, avoient guidé ce jeune homme dans le chemin de la gloire. La fortune de feu *M. Herbert* avoit passé au mari de la jeune veuve, fils aîné d'un premier hymen: mais celui-ci mourant sans postérité, cette même fortune étoit dévolue au *Colonel*, frere du premier.

Elevé dès l'enfance parmi les armes, *M. Herbert* avoit acquit cette noble & généreuse franchise qui distingue le militaire, il avoit orné son esprit par la lecture, avoit voyagé, non pas comme la plupart de nos jeunes gens, qui parcourent l'Europe à dix-neuf ans sous la protection d'un gouverneur dévoué aux caprices de son pupille, mais il

avoit accompagné un proche parent nommé à différentes ambassades; ses amis l'estimoient & ses ennemis craignoient sa bravoure.

Agréable à toutes ses connoissances, admirateur zélé du beau sexe, il l'estimoit parce qu'il avoit passé sa vie avec des femmes respectables : ajoutez à tous ces avantages ceux d'une figure intéressante, & le Colonel devoit nécessairement plaire.

M. *Hammond* de retour à Londres, se rendit sur le champ chez Madame *Merrick*. Elle l'instruisit du départ de *Miss Villiers* & du lieu où elle s'étoit rendue. Il fut au comble de la joie de la savoir chez sa proche parente ; sa visite pouvant effacer les impressions défavorables qu'avoient

faites dans le monde , sa liaison avec *Melville*. Après avoir payé ses dettes & congédié ses gens , il manda au *Colonel Dormer* que *Maria* étoit chez *Lady Sophia Herbert* , & qu'il l'y alloit rejoindre.

Dès que le *Colonel Herbert* su que *Miss Villiers* étoit niece de son ancien ami , sa beauté lui fit plus d'impression que lorsqu'il l'avoit vue avec *Lord Melville* ; & dès la première soirée il tâcha de lui plaire : s'il l'avoit trouvée charmante à Londres , il la trouva beaucoup plus aimable à *Greenwood* , campagne de *Lady Sophia*.

Maria n'ayant nulle prétention sur le cœur du *Colonel* , n'en fut que plus agréable , elle le captiva bien-

tôt ; ce ne fut pas seulement sa beauté qui séduisit le *Colonel* , mais sa franchise ; elle convint avec lui des sentimens que lui avoit inspiré *Melville* : si elle en rougissoit , ce fût de voir que son cœur l'avoit trompée.

Un jour causant avec le *Colonel* , après avoir déploré son erreur , un silence succéda à la conversation , chacun parut réfléchir au même objet. Tout-à-coup un bruit de chevaux se fit entendre ; ils sembloient approcher au grand galop : ils se levèrent , se rendent sur la terrasse qui donnoit sur un chemin de traverse , apperçoivent un équipage brillant , & reconnoissent le perfide *Merville* ; il venoit d'être uni & alloit avec sa femme à la terre de *M. Harding* , à deux mille de celle de *Lady Sophia*.

Aussi-tôt l'indignation se peignit dans les yeux de *Maria*, elle versa même quelques larmes : dernier tribut à l'amour propre offensé. Que n'auroit pas donné *Herbert*, si ces larmes eussent été répandues pour lui. Comment eût-il reconnu une si grande faveur ? L'amour qui se glissoit déjà dans son cœur, en prit un nouveau espoir. *Maria* n'osoit le regarder, & *Herbert* eut peine à continuer la conversation. Heureusement l'arrivée des Dames & de *M. Hammond*, mit fin à cet embarras. Ce dernier approchoit de *Miss Villiers* avec toute la galanterie d'un homme de 65 ans. Il lui fit l'aveu de sa passion devant tout le monde, & observa, d'après *Saint-Evremond*, qu'il n'est pas singulier d'aimer à 65 ans, mais qu'à cet

âge

âge il seroit étonnant d'inspirer les
mêmes sentimens. Après une heure
 de promenade la compagnie rentra ,
 & lorsque *Lady Sophia* proposa une
 partie de loo , *M. Hammond* en pro-
 posa une autre d'un genre plus amu-
 sant. « Visitons pendant huit jours
 » les endroits les plus intéressans
 » dans différentes provinces, lui dit-
 » il, je serai votre guide, & me
 » charge à vous procurer tous les
 » divertissemens dont un tel voyage
 » est susceptible ». On l'accepta ;
Miss Villiers n'y objecta que le mau-
 vais état de ses finances, mais son
 amie arrangea bientôt cet article à
 sa satisfaction.

Ils partirent le lendemain ; *M. Ham-*
mond entra dans la voiture de *Lady*
Sophia , & *Madame Herbert* , son

frere, & *Miss Villiers* dans celle de *M. Hammond*. Leur plan dans ce voyage étoit de n'en point avoir ; chaque jour les conduisoit au hasard , sans faire attention ni aux milles , ni aux bornes qui les marquent ; tantôt ils alloient aussi vite que le vent, & tantôt au pas ; lorsque les beautés de la campagne leur offroient quelque point de vue intéressant, ils montoient sur les collines même écartées de leur route, s'arrêtoient à des bals de douze sols, assistoient aux parades de marionnettes, partageoient les amusemens d'une veillée villageoise, & se divertissoient de tout ce qu'ils rencontroient sur leur chemin.

La fin du voyage approchoit, & ce fut *Lady Sophia* qui proposa de

s'en retourner ; *Maria* soupiroit : aller à Londres , s'y exposer à de nouvelles inquiétudes ! Elle ne pouvoit y songer sans regret. Le soupir de *Maria* n'échapa point au *Colonel* , il lui ferra la main comme par un mouvement involontaire , elle baissa les yeux & rougit.

Cependant l'ordre fatal fut donné ; les têtes des chevaux furent tournées du côté de Londres , ils en étoient alors à 80 milles , ils voyagerent ce jour plus tard qu'à l'ordinaire ; *M. Hammond* voulant loger ce soir à une auberge renommée dans toute l'Angleterre , fut sourd aux sollicitations de l'hôte de celle qu'ils quitterent. En vain tâchoit-il de les arrêter par la crainte des voleurs , par la difficulté des routes pen-

dant la nuit , par l'appréhension d'un orage qui menaçoit d'éclater à chaque instant , *M. Hammond* persista , & l'on partit.

A peine eurent-ils faits quelques milles , que le temps s'obscurcissoit : un nuage épais couvroit tout l'horizon , ils étoient au milieu d'une immense bruiere , les postillons ignorant dans l'obscurité , la route qu'ils tenoient , s'arrêtèrent & demandèrent des guides : aussitôt le *Colonel Herbert* monta à cheval & tâcha de tracer la route qu'il falloit suivre ; il ordonna aux postillons d'attendre son retour. Sur ces entrefaites l'orage approchoit , & tout-à-coup les éclairs , le bruit du tonnerre , le vent , la pluie & la grêle , firent des ravages affreux ; ils déracinèrent les ar-

bres & répandirent partout l'épouvante & l'effroi. *M. Hammond* put à peine rassurer les Dames, elles se mouroient de peur, faisoient des cris lamentables. Le *Colonel* revint & dit qu'à l'aide des éclairs il venoit de tracer les ornières des voitures, qu'il avoit entendu à une grande distance l'aboiement des chiens, & qu'il espéroit qu'ils étoient assez près d'un village. Aussi-tôt ils y avancèrent d'un pas lent, & au bout d'une heure de marche ils entendirent avec grand plaisir, sonner l'heure d'un clocher voisin; bientôt ils virent briller quelques lumières au travers d'un tailli, ils en suivirent la direction & passèrent plusieurs cabanes, au bout desquelles à l'écart de la route ils apperçurent une mai-

son d'assez bonne apparence ; ils s'y rendirent , frapperent à la porte , deux laquais suivis d'une jeune personne , & d'un homme de bonne mine , approcherent les voitures ; *Miss Villiers* , en descendant , se trouva entre les bras de sa sœur ; toutes deux s'écrierent au même instant , *Maria ! Louisa !* & n'en purent dire davantage. Le *Colonel Dormer* , non moins agité , embrassa sa chere niece , & s'occupa de la réception du reste de la compagnie , & bientôt le plaisir parut se fixer à *Belfont*.

M. Hammond , dans un moment de ravissement , avoua que le hasard ne les avoient point amenés chez *M. Dormer* , mais qu'il avoit projeté ce voyage dans l'intention de ramener *Miss Villiers* chez son oncle ,

qu'il avoit communiqué son dessein au *Colonel* qui les attendoient le même soir; qu'il en avoit gardé scrupuleusement le secret; que *Louisa* même n'en fut point instruite. « Ce-
» pendant je n'étois pas, dit-il, pré-
» venu sur l'orage, qui n'a servi qu'à
» augmenter la singularité de cette
» aventure »;

Le temps s'écouloit rapidement, & il étoit quatre heures après minuit avant qu'on songeât à se retirer. Le lendemain le paisible *Morphé* n'abandonna la compagnie qu'à onze heures du matin.

On s'assembla dans la salle du déjeuner; *M. Montague*, voisin du *Colonel*, ayant appris l'arrivée de *Maria*, s'étoit rendu à *Belfont* avec son fils & ses filles, qui étoient jeunes &

jolies. Ils passerent la journée ensemble, & le lendemain toute la compagnie se rendit chez M. Montague, où il y eut un bal.

Chaque jour M. Herbert s'éprit davantage de Maria, il demanda enfin à M. Dormer la permission de lui faire sa cour. « J'aime *Miss Villiers*, lui dit-il, mon cœur & ma raison me la rendent chaque jour plus chère : l'idée seule de m'en séparer m'afflige. Ma mère, continua-t-il, plaide en ce moment ma cause auprès de *Miss Villiers* ; puis - je me flatter que vous l'approuvez ? La voici, mon cher Charles, lui repliqua Dormer, en voyant entrer sa nièce, je vous laisse avec elle, obtenez son aveu, vous êtes sûr du mien ».

Un amant véritablement épris persuade aisément ; le *Colonel* employa si bien l'éloquence du cœur auprès de *Maria*, qu'il parvint à la convaincre, qu'on peut être heureux sans titre & sans un équipage à six chevaux, & qu'il est possible d'aimer plus d'une fois dans la vie.

Elle fut rejoindre sa sœur, & lui communiqua le projet de M. *Herbert*. *Louisa*, au comble de la joie, lui apprit dans le même instant son hymen avec le jeune *Montague*, l'homme pour lequel sa tendresse avoit fixé plus d'une fois ses beaux yeux sur le temple rustique.

Pendant le café, un domestique apporta des lettres adressées au *Colonel Dormer* ; la première, de son marchand de tulipes à la Haye, lui

annonçoit un Polianthe la gloire de
Flore ; l'autre arrivoit de Naples , &
contenoit l'avis suivant :

Naples ce 15 Janvier 1783.

MY LORD,

« Mon devoir m'oblige à vous
» instruire que *Mylord Comte de Clair-*
» *ville* , votre très-honoré parent ,
» est décédé ce matin , & vous a
» légué , en dédommagement des
» torts qu'il a eu avec vous , 60000
» livres sterling , placées dans les
» fonds publics. Vous n'ignorez pas ,
» *Mylord* , que le titre & la fortune
» attachée à cette dignité , vous ap-
» partiennent de droit , & que les
» 60000 liv. sterling sont indépen-
» dantes du reste de sa succession ;
» d'ailleurs son testament vous en

» rend absolument le maître : j'espere
 » pere avoir l'honneur d'être continué à votre service ; & suis ,

MY LORD ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

WILLIAM MILLER.

Cette nouvelle inattendue fut d'autant plus agréable , qu'elle facilita à ce digne oncle le moyen de donner l'effort à sa générosité pour ses nieces ; il disposa sur le champ de 40000 liv. sterling qu'il partagea entre les deux sœurs. « Voilà votre dote , dit-il à » *Louisa* , mais j'ignore l'emploi » qu'en fera *Maria* ». Elle rougit & regarda *Herbert*. « Je vous entends , » continua-t-il , & les prenant tous » deux par la main , je répète tout

» haut ce que vos cœurs vous disent
 » tout bas. Soyez heureux, & par-
 » tageons le plus souvent que les
 » devoirs & les circonstances nous
 » les permettrons, le bonheur dont
 » nous jouissons en ce moment ».

Toute la compagnie applaudit au
Colonel, qui malgré l'accroissement
 de ses honneurs & de sa fortune,
 continua d'habiter son cher *Belfont*.
 Ses nieces avec leur époux, & le
 reste de cette aimable société, pas-
 serent alternativement l'année dans
 leurs différentes terres : l'amour,
 l'amitié, l'estime & la confiance,
 sembloient y avoir fixé leur séjour.



L'HEUREUX

L'HEUREUX LABOUREUR,

O U

LE VRAI PHILOSOPHE.

LORD *George Littleton*, aussi célèbre par sa profonde érudition que par son attachement à la philosophie, préféroit la campagne aux plaisirs bruyans de la capitale. Il employoit une grande partie de sa fortune à contribuer au bonheur de ses vassaux ; sa générosité le distinguoit autant que son esprit & sa naissance.

Parmi les différens fermiers qui cultivoient ses terres , le plus médiocre & le moins aisé étoit un homme nommé *Mathew Mendland*. Quoique

M

surchargé d'une nombreuse famille , il paroissoit toujours également gai & content ; il entretenoit sa petite ferme avec soin & vigilance ; l'ordre & la frugalité maintenoient le bonheur dans sa maison. Les changemens des saisons ne portoient aucune atteinte à la félicité de *Mathew* ; il se conformoit à tous les événemens , & en tiroit toujours quelque avantage. Il étoit patient dans l'adversité , & modeste dans la prospérité. Quand le pere de *Lord George* prit possession de la terre de ses ancêtres , *Mendland* occupoit déjà cette petite ferme ; du moment qu'il l'eut affermée , il n'avoit jamais manqué à ses paiemens , & n'avoit jamais eu de disputes avec personne. Ses travaux lui devinrent agréables , par le

plaisir qu'il avoit de les voir utiles au soutien de sa femme & de ses enfans, Ils contribuèrent encore à lui conserver une santé robuste, & à bannir de son humble demeure l'ennui & les soucis. Une occupation continuelle le garantissoit des vices qu'engendre souvent l'oisiveté. Il étoit doux, humain, & d'une disposition pacifique, employant tous ses soins à reconcilier ses voisins qu'une rivalité d'intérêt désunissoit. Il rétablissoit la paix dans les familles, & pendant qu'il étoit Marguillier de sa paroisse, il chercha tous les moyens de trouver des expédiens pour soulager plus efficacement la misère des pauvres ; enfin *Mathew*, soit chez lui ou dans le village, tâchoit de faire partager le bonheur dont il jouissoit.

Tant de vertus lui concilierent l'estime publique, & il n'eût plus d'autre nom que *l'Heureux Laboureur*. Il étoit effectivement ce que dit un proverbe Anglois: « plus que riche » avec quarante guinée par an ».

Lord George avoit souvent entendu faire l'éloge de *Mathew*: curieux de voir par lui-même si le portrait qu'on lui en avoit fait n'étoit point exagéré, il alla le trouver.

Il paroît étonnant qu'un homme du caractère de *Lord Littleton* n'eût pas plutôt cherché à connoître le Laboureur *Mendland*; mais communiquant très-peu avec ses vassaux, & craignant de perdre des momens consacrés à l'étude, il avoit laissé tous les soins de ses affaires à son Intendant.

Lord George arriva chez Mathew après le coucher du soleil , « & après » que le crépuscule a enveloppé la » nature de son manteau gris » ; il le trouva tranquillement assis à la porte de sa maison , fumant sa pipe , & entouré de tous ses enfans , pendant que sa femme préparoit un souper frugal.

Dès que le fermier reconnut son Seigneur , il se leva , & lui offrit sa place. « Votre seigneurie , lui dit-il , » est peu habituée à la simplicité qui » regne ici , mais on est aussi heureux dans une chaumière que dans » un beau palais. Il y a déjà bien » des jours d'écoulés , depuis le premier que je vins occuper cette » ferme , & s'il vous plaît de renouveler mon bail qui finit à la

» Saint Michel, j'y finirai vraisem-
 » blablement ma vie. Si vous êtes
 » content de moi, je suis très-fatigé
 » fait de vous. Votre argent est tou-
 » jours prêt au moment où le terme
 » expire ; je n'ai pas plus de raison
 » de me plaindre de mon proprié-
 » taire , qu'il en a de se plaindre de
 » son locataire ; ainsi je . . . ». *Lord*
George l'interrompt pour lui deman-
 der à voir son bail , & demanda aussi
 une plume & de l'encre pour le re-
 nouvellier sur le champ. « Je n'ai
 » rien de tout cela , lui repliqua
 » *Mathew* ; n'en faisant point usage ,
 » il est inutile de m'en charger. Je
 » ne lis jamais , & ne fais pas écrire :
 » vous voyez que des plumes & de
 » l'encre m'embarasseroient. Cepen-
 » dant si votre seigneurie en a abso-

» lument besoin, j'enverrai au vil-
 » lage pour en avoir, où mon petit
 » garçon ira en prendre une du jar,
 » qui est là-bas dans la prairie, &
 » que je vois s'acheminer tout en
 » dandinant, vers l'endroit où il se
 » couche ». Il n'est pas nécessaire,
 lui repliqua *Lord George*, nous signe-
 rons le renouvellement de votre bail
 un autre jour.

Mais dites-moi, mon ami, conti-
 nua-t-il, vous ne savez donc rien
 concernant les livres ? — Rien, My-
 lord. — Je m'imaginai que vous aviez
 fait vos études, & croyois que vous
 employez vos momens de loisirs à
 vous instruire de l'agriculture, par
 des lectures à ce sujet, que l'histoire
 ou la morale vous fournissoit des
 exemples, pour vous servir de mo-

deles de conduite , & étendre vos
 idées. « — Non en vérité , Mylord ,
 » non pas moi , j'ignore tous ces
 » grands raisonnemens ; la modicité
 » de la fortune de mon pere l'em-
 » pêcha de me donner de l'éduca-
 » tion ; depuis , je n'ai jamais eu le
 » temps ni l'occasion de m'instruire ;
 » la nature & mes yeux ont été mes
 » précepteurs. Je suis parvenu jus-
 » qu'à l'âge de soixante ans , n'ayant
 » jamais eu d'autres guides ; si j'ai
 » obtenu une bonne réputation , si
 » j'ai élevé mes enfans dans la
 » crainte de *Dieu* & l'amour de la
 » vertu , c'est absolument à ces mai-
 » tres que j'en ai l'obligation. A
 » vous dire vrai , mon état me four-
 » nit journellement différens moyens
 » de prendre des leçons utiles. Ma

» basse - cour , par exemple , four-
 » mille de mille sujets de médita-
 » tion. Je vois dans le cocq , les
 » soins , la supériorité , & la pré-
 » voyance : dans les poules , le desir
 » de plaire & la soumission , & ainsi
 » du reste.

» Au bout de mon petit jardin ,
 » j'ai quelques *ruches* peuplées par
 » des milliers de petits animaux in-
 » dustrieux , qui me font compren-
 » dre qu'il y auroit de la honte à
 » vivre dans l'oisiveté. Les abeilles
 » m'ont enseignés , Mylord , qu'il
 » ne faut pas prétendre au miel
 » sans l'avoir mérité , & c'est d'a-
 » près leur exemple que je tâche ,
 » chaque jour par mes travaux , de
 » m'assurer mon dîner. La fourmie
 » m'a plus que jamais raffermi dans

» cette opinion. Est-il possible que
 » l'homme ne prenne pas des leçons
 » de prudence , en voyant leurs
 » travaux , & les peines que ces
 » petits animaux se donnent , pour
 » se précautionner contre les be-
 » soins. Leur prévoyance m'appren-
 » à songer à mes vieux jours , & à
 » écarter de ma famille la nécessité
 » d'avoir recours à mes voisins. Quel-
 » quefois Mylord entraîné par mes
 » réflexions , je me suis appuyé sur
 » ma pioche pour les voir s'occuper,
 » mais bientôt je retournai à mon
 » ouvrage , dans la crainte qu'ils ne
 » me reprochâssent que je songeais
 » plus aux affaires d'autrui qu'aux
 » miennes ».

Lord George étonné , ne se lassant
 point d'écouter l'honnête Mathew.

Celui-ci continua. « J'ai un vieux
 » chien. — Ici *honesty* !
 » où es-tu mon cher *honesty* ?
 » Regardez Mylord, cet ancien ami
 » a gardé le jour mes effets, & la
 » nuit ma maison, jusqu'à ce qu'il
 » ne lui reste plus ni dents, ni odo-
 » rat : ce pauvre chien a fait pour
 » moi ce que je ferai pour un nom-
 » mé *Thom. Trusty*. Nous nous aimâ-
 » mes dès notre plus tendre enfance,
 » ce fidele ami me rendit un jour
 » dans un moment de besoin, un
 » service essentiel ; tant que je res-
 » pirerai je m'en souviendrai avec
 » reconnoissance. Celui, Mylord,
 » qui peut oublier les bienfaits n'a
 » point d'ame, & un homme aussi
 » malheureusement organisé, est
 » mieux parmi les morts que parmi les

» vivans , parce que l'homme inu-
 » tile à son voisin , n'a nulle affaire
 » dans ce monde. Nous sommes
 » tous destinés par la providence à
 » nous servir réciproquement ; celui
 » qui oblige a le droit d'attendre
 » qu'on s'en souviene : c'est , sui-
 » vant moi , sur ces principes que
 » s'établit le bonheur de la société.
 » J'apprends les devoirs d'un
 » pere & d'un époux , de mes pi-
 » géons. Sans cesse occupés de leurs
 » compagnes , ils semblent étudier
 » leur goût. D'accord dans leur ten-
 » dresse pour leurs petits ; ils leur
 » prodiguent tous leurs soins. Il y a
 » quarante-six ans , Mylord , que je
 » suis uni à cette bonne femme ;
 » — je ne conçois rien à la conduite
 » des gens distingués ; je trouve
 » tant

» tant d'agrément dans ma conf-
 » tance , qu'il est impossible que la
 » légèreté puisse donner un plaisir
 » plus piquant. Ah Mylord ! le sou-
 » rire du contentement d'une femme
 » vertueuse , est une grande récom-
 » pense pour les soins d'un honnête
 » homme.

» Tout ce qui m'environne m'en-
 » seigne l'affection paternelle : la
 » linotte qui fait son nid sous le toit
 » de ma chaumière , la jument qui
 » paît tranquillement dans la prai-
 » rie , oublie sa nourriture pour al-
 » laiter son poulain ; jusqu'à mon
 » chat , cet animal vorace , me donne
 » un exemple de tendresse pour mes
 » enfans. Voilà , Mylord , les livres
 » où je puise des leçons de sagesse ,

» & où j'apprends à connoître la
 » vérité ».

Après que *Mendland* cessa de parler , Mylord & lui garderent quelques minutes un silence éloquent ; *Mathew* le rompit pour ordonner à sa fille aînée de leur apporter un pot de sa meilleure bière. Il en présenta un verre à son Seigneur , qui s'écria :
 « J'admire autant la simplicité de
 » vos mœurs , que la justesse de vos
 » remarques , & la solidité de votre
 » jugement ; vous m'avez fait éprou-
 » ver , mon ami , beaucoup de peines
 » & de plaisir. Je viens chez vous
 » dans l'intention de vous donner
 » des secours , mais vous n'avez rien
 » à désirer. Vous possédez tout ce
 » que je possède ; nous ne différons
 » qu'en fortune , mais vous êtes à

» parfaitement heureux , que la
 » moindre augmentation à la vôtre
 » pourroit déranger le plan de votre
 » bonheur. — Ah Mylord! je suis
 » bien , & ne demande pas d'être
 » mieux. — Vous êtes l'homme heu-
 » reux , repliqua Lord George avec
 » transport ; le *vrai philosophe* , vous
 » y êtes parvenu , sans les secours
 » des *in-folios* , ni les fatigues de
 » réfuter des systèmes souvent so-
 » phistiques ; votre *bons sens* a fait
 » votre *bonheur*. Donnez-moi votre
 » bail que je le déchire ; & com-
 » ment Mylord! déchirer mon bail
 » au lieu de le renouveler ? Ma
 » franchise m'auroit-elle nui auprès
 » d'un homme qui sembloit l'approu-
 » ver? --- Je le déchire , reprit Lord
 » George , parce qu'il devient inu-

» tile , car dès ce moment vous êtes
 » propriétaire du petit terrain que
 » vous avez cultivé depuis tant d'an-
 » nées ; jouissez-en comme du patri-
 » moine obtenu par la vertu. Venez
 » me trouver demain , nous en pas-
 » serons ensemble l'acte de résilia-
 » tion , pour en mieux assurer la pro-
 » priété à vos descendans. Soyons
 » dorénavant amis ; que j'aye le plai-
 » sir de vous voir à ma table , dans
 » mon parc & dans mes jardins ,
 » aussi souvent que vos affaires vous
 » le permettront ; que j'apprenne de
 » vous cette sagesse & ces instruc-
 » tions , qui surpassent toutes les
 » sciences méthodiques ». *Mathew*
Mendland , dans l'excès de la recon-
 noissance , voulut se jeter aux pieds
 de son bienfaiteur , mais *Lord George*

l'arrêta , & embrassant l'honnête fermier , il lui dit : « c'est à moi à » vous remercier ; en échange de » quelques arpens de terre , vous » m'avez appris le vrai moyen d'être » heureux ». Il quitta *Mathew* avec regret , & dès cet instant il se forma une liaison intime entre ces deux Philosophes , qui ne se rompit qu'à la mort de *l'Heureux Laboureur*.



LES JOUISSANCES
DE
LA MÉDIOCRITÉ;
OU
AVENTURE D'UN CAFÉ.

UN jour, très-fatigué d'avoir parcouru les différens quartiers de Londres, dans l'espoir de dissiper les ennuis qui me dévorioient, j'entrai dans un Café de la Cité, avec le projet d'y déjeuner. Je m'assieds vis-à-vis d'un homme fort gras, il avoit les coudes appuyés sur la table, les deux mains sous sa perruque, & ronfloit à son aise, tandis qu'une

bonne tasse de café à la crème , & un petit pain chaud avec du beurre frais , invitoit inutilement son appétit. A la vue d'un déjeûné aussi friand, j'eus dessein d'en ordonner un pareil ; mais hélas ! en mettant la main dans la poche , j'y trouvai un obstacle à mes desirs. Pourquoi la nature attelle des besoins dans un moment où la fortune lui refuse ses secours ? Ma fatale découverte me força à borner ma satisfaction à la lecture d'une Gazette , mais je m'apperçus bientôt que les nouvelles toutes intéressantes qu'elles étoient pour un Anglois , perdent beaucoup de leur valeur quand on a faim.

En lisant , je jettai de temps en temps les yeux sur cet impitoyable dormeur. « Quel dommage me di-

» fois - je , qu'il laisse refroidir son
 » café ; pour peu qu'il continue à
 » dormir , son déjeûné sera gâté.
 » Quel mal y auroit-il , si je lui ren-
 » dois le *service* de le prendre , pen-
 » dant qu'il est bon , il n'en paiera
 » pas moins le garçon ; & tandis que
 » je lui en aurai la plus grande obli-
 » gation , celui-ci n'y fera pas seu-
 » lement attention ».

J'allois par un mouvement invo-
 lontaire m'emparer de la tasse , lors-
 que le *ronfleur* couvrit deux grands
 yeux remarquables par leur stupi-
 dité , il appella le garçon , & lui dit
 d'un ton d'humeur , « d'emporter
 » cette mauvaise drogue , qu'il ne
 » pouvoit ni boire , ni manger en se
 » réveillant ». Il le paya , & alloit
 se retirer lorsqu'il fut arrêté par un

petit homme qui entroit au même instant. La mine de celui-ci annonçoit un usurier judaïque ; il étoit bancal, avoit l'air rusé, & l'on pouvoit sans crainte, le croire aussi frippon qu'intrigant. Il approcha du dormeur qui reprit sa place. A l'instant le petit homme tira de sa poche un grand sac de coutis, & sans aucune cérémonie le vuida devant tout le monde. J'avois le malheur d'avoir une grande quantité d'or à cinq-lignés de ma main, & quoique tous mes doigts me démangeassent du desir d'y toucher, la *probité* cependant m'empêcha de les satisfaire. Je fus au moment d'avouer à ces deux *honnêtes gens*, que cinq guinée's feroient mon bonheur ; la honte & la connoissance du *cœur humain* l'emport-

terent sur la nécessité. Je me contentai de me mordre les doigts , & à ronger mes ongles à belles dents , pendant que le petit Juif continuoit à compter l'argent.

Après qu'il eut fini sa besogne , le gros homme prit nonchalamment 200 guinées , les mit dans la poche de sa veste , s'empara du sac vuide , le regarda en baillant , le jetta sous la table , y donna un léger coup de pied , & dit au petit bancaire en se grattant la tête , qu'il pouvoit se retirer. Dès qu'il fut parti , il croisa les bras , & se rendormit.

Etonné de tant d'indolence , je réfléchis sur ma situation & sur la sienne , & conclus que peut-être ce corps dont l'enveloppe me paroissoit

si grossière, pouvoit cacher une ame sensible aux malheurs d'autrui. Persuadé que je ne me trompois pas, je me décidai à lui ouvrir mon cœur, & demandai en conséquence une demi-feuille de papier, où j'écrivis ce qui suit :

MONSIEUR,

« Celui qui est assis vis - à - vis de
 » vous , a été témoin qu'on vous a
 » remis une forte somme d'argent.
 » Il a une femme qu'il aime , &
 » plusieurs enfans qu'il chérit tendrement. Il est dans ce moment
 » dans la situation la plus cruelle ,
 » où puisse se trouver un pere , un
 » époux & un homme qui connoît
 » la délicatesse. Mon nom & ma
 » figure vous sont inconnus , mais

» la nature m'a fait naître votre sem-
 » blable. Si vous l'exigez , je puis
 » vous prouver en moins de dix mi-
 » nutes , que l'honneur , la probité
 » & les parens dont je tiens le jour ,
 » me donnent des droits à votre es-
 » time. Il est en votre pouvoir en
 » me prêtant pour quelques jours
 » cinq guinées , de faire le bonheur
 » de toute une famille. Après cet
 » aveu que la nécessité m'arrache ,
 » je crains vos regards. Pour éviter
 » la honte , compagne ordinaire de
 » l'honnête indigence , je cacherai
 » mon visage de mes mains , au
 » moment où vous vous réveillerez.
 » Si vous m'accordez ma demande ,
 » faites-moi la grace de m'en aver-
 » tir par un signe favorable ; si au-
 » contraire vous me refusez , épar-

» gnez-moi la confusion de me par-
 » ler. à ce sujet. Adieu, Monsieur ».

Je pliai mon billet, & après l'a-
 voir posé sur la table devant lui, je
 repris ma place, observant soigneu-
 sement au travers de mes doigts, le
 moment de son réveil. Il me tira
 bientôt d'inquiétude; il prit la lettre,
 se frotta les yeux, la lut, jetta de
 de temps en temps sur moi des re-
 regards étonnés, se leva, appella le
 garçon, & lui demanda en baissant
 un peu la voix : « depuis quand les
 » foux s'échappoient des petites
 » Maisons pour aller dans les cafés
 » importuner les gens raisonnables ?
 Il me regarda, partit d'un éclat de
 rire, & sortit de la salle, se tenant
 les deux côtés.

Il est impossible d'exprimer ma douleur à cette insultante plaisanterie ; je payai ma demi-feuille de papier . & me retirai couvert de honte & de confusion. Combien de fois me reprochai-je ma folie ! Chemin faisant je ne cessai de m'écrier : « grand » Dieu , se peut-il ! est-il » possible qu'une forme » humaine cache une ame si dure. » Puisque cet homme barbare n'a » voit pas le dessein de m'aider , » pourquoi ! hélas pourquoi devoit- » il m'insulter ? Pourquoi ajouta-t-il » aux tourmens de l'indigence ceux » du mépris ? Seroit-il possible qu'il » ne rougît pas de son inhumanité ! » Mais son cœur se révoltera quand » il réstéchira à sa cruauté. Il s'en » repent peut-être déjà ? J'appren-

» drai un jour ou l'autre , qu'il en a
 » plus souffert que moi ».

Au moment où je tournai le coin
 d'une rue , une jeune femme , un
 paquet d'allumettes à la main qu'elle
 cherchoit à vendre , implora ma pitié ;
 sa figure portoit l'empreinte de la misère ,
 sa voix annonçoit la douleur , & ses regards
 exprimoient les angoisses de l'infortune. « En vérité ,
 » Monsieur , me dit-elle , je ne suis
 » pas habituée à mendier des secours ;
 » mon époux est trop malade pour
 » travailler , & mes enfans sont trop
 » jeunes pour m'aider. Ayez pitié
 » de ma déplorable situation , un sol
 » suffit pour nous donner le pain ,
 » dont nous sommes privés depuis
 » hier au soir ».

Tout mon trésor consistoit en deux sols. me rappelant que j'avois chez moi un diné qui m'attendoit, je les lui donnai, excusant en même temps mon insuffisance à faire pour elle davantage, & lui souhaitant un meilleur sort. Elle ne repliqua point; mais ses regards suppléaient à sa voix; elle mit une main sur son cœur, essuya de l'autre avec son tablier, les larmes qui mouilloient son visage, & se retira précipitamment.

Dieu seul connoît les sensations que j'éprouvai en ce moment; ce fut lui qui me gratifia de ces émotions délicieuses, c'est lui seul qui peut les inspirer. Je continuai mon chemin, le cœur rempli d'une satisfaction inexprimable, & arrivai à la fin dans mon humble demeure.

En

En ouvrant la porte de ma chambre , ma femme accourut au-devant de moi. « Mon ami ! s'écria-t-elle » en m'embrassant tendrement , j'ai » de bonnes nouvelles à t'apprendre : le pauvre M. *Senkins* à qui » tu prêta il y a trois ans deux guinées , a eu l'honnêteté de nous » les rendre, réjouissons-nous de ce » bonheur inattendu ». Nous nous mîmes à table , jamais repas n'eut autant de charmes ; l'amour , l'amitié , la reconnoissance , le contentement furent nos convives , une joie pure brilloit dans nos yeux.

« Ne t'affliges plus , mon bon ami , » me dit ma femme , tu vois que la » *providence* n'abandonne jamais ceux » qui l'implorent , elle leur accorde » des secours au moment le plus dé-

Tout mon trésor confissoit en des
sols. me rappelant que j'avois ch
moi un dîné qui m'attendoit, je
lui donnai, excusant en même tem
mon insuffisance à faire pour e
davantage, & lui souhaitant un me
leur sort. Elle ne repliqua poin
mais ses regards suppléoiert à
voix ; elle mit une main sur se
cœur, essuya de l'autre avec son t
blier, les larmes qui mouilloient se
visage, & se retira précipitammen

Dieu seul connoît les sensation
que j'éprouvai en ce moment ; ce fu
lui qui me gratifia de ces émotions
délicieuses, c'est lui seul qui peut les
inspirer. Je continuai mon chemin,
le cœur rempli d'une satisfaction
inexprimable, & arrivai à la fin dans
mon humble demeure.

En

En ouvrant la porte de ma chambre , ma femme accourut au-devant de moi. « Mon ami ! s'écria-t-elle » en m'embrassant tendrement , j'ai » de bonnes nouvelles à t'apprendre : le pauvre M. *Senkins* à qui » tu prêta il y a trois ans deux guinées , a eu l'honnêteté de nous les rendre , réjouissons-nous de ce » bonheur inattendu ». Nous nous mîmes à table , jamais repas n'eut autant de charmes ; l'amour , l'amitié , la reconnoissance , le contentement furent nos convives , une joie pure brilloit dans nos yeux.

« Ne t'affliges plus , mon bon ami , » me dit ma femme , tu vois que la » providence n'abandonne jamais ceux » qui l'implorent , elle leur accorde » des secours au moment le plus dé-

»sespéré. Ton petit *George* est beau-
 »coup mieux que ce matin ; *Sally* est
 »sans fièvre ; il m'est survenu une
 »grande quantité d'ouvrages , & *Betsy*
 »fait ta chanson favorite. Fais-moi le
 »plaisir de boire une chopine de vin
 »pendant qu'elle te la chantera ! Don-
 »nes-moi cette satisfaction ! Je fais
 »qu'un verre de vin raccommode
 »ton estomac». J'y consentis, & nous
 fûmes le plus heureux ménage de
 l'Angleterre.

Fin de la cinquieme Partie.



T A B L E
DES MATIERES
DE LA CINQUIEME PARTIE.

NAISSANCE d'une dixieme
Muse. pag. 1

Hist. touchante de Nancy-Collins. 13

Hist. de Maria & Louisa Villiers. 25

L'heureux Laboureur , ou le vrai Phi-
losophe. 133

Les jouissances de la médiocrité, ou
aventure d'un Café. 150

Fin de la Table.



